

Roman Kacew

Romain Gary

Shatan Bogat

Fosco Sinibaldi

Émile Ajar

John Markham Beach

Françoise Lovat

René Deville

François Bondy

---

# L'amour des beaux textes La passion des beaux livres

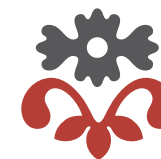
---

Les livres rassemblés dans ce catalogue  
ont été choisis en raison de la qualité des textes qu'ils contiennent  
mais aussi en fonction de « l'attraction » qu'ils ont suscitée lors de leur découverte.  
En parallèle à la provenance et à la rareté du livre, des critères esthétiques attachés à la création  
ou à la réalisation des reliures ont largement guidé notre choix.

PARIS MMXXII



## La Collection ROMAIN GARY par la librairie KOEGUI



Isabelle BILBAO - Guy NEPLAZ  
00.33.645.26.71.60 - 00.33.673.95.62.26  
21 Rue Vieille Boucherie - Bayonne - France  
[contact@librairie-koegui.fr](mailto:contact@librairie-koegui.fr) - [www.librairie-koegui.fr](http://www.librairie-koegui.fr)

Graphisme: Elodie Boisse / [www.elodie-boisse.com](http://www.elodie-boisse.com)  
Photographies: Alexandra Vaquero-Urruty / [photographe.vaquero@orange.fr](mailto:photographe.vaquero@orange.fr)

Septembre 2022

## Sommaire

---

Lettre à nos amis bibliophiles .....	p. 3
Inventaire des œuvres de Romain Gary publiées en France 1945-1980 ....	p. 4
Inventaire des œuvres de Romain Gary publiées aux États-Unis .....	p. 5
Romain Gary, sa vie, son œuvre.....	p. 7
La Collection ROMAIN GARY par la librairie KOEGUI.....	p. 59
Livres de ROMAIN GARY proposés par la librairie KOEGUI .....	p. 64
Bibliographie.....	p. 72
Remerciements.....	p. 73



Chers amis bibliophiles,

Nous avons le plaisir de vous présenter le catalogue Romain Gary de la librairie KOEGUI.

L'origine de ce projet remonte à quelques années, quand l'un de nos clients, bibliophile averti, a souhaité que nous reprenions sa collection de livres d'auteurs du xx<sup>e</sup> siècle. Cette bibliothèque comportait quelques ouvrages de Romain Gary. À cette occasion, nous avons découvert que cet auteur « russo-asiatique, juif, français écrivant des romans en français et en anglais, parlant russe et polonais, diplomate et cinéaste » comptait parmi nos écrivains favoris.

Avec Isabelle, nous avons partagé les mêmes émotions à la lecture des romans de Romain Gary. Nous avons été séduits par « la magie spirituelle, narrative et descriptive » des *Racines du Ciel*, dans les pas de Morel, Minna et Youssef. Nous avons partagé le triomphe éclatant de *la Promesse de l'Aube* « qui dévoile une promesse d'amour absolu d'une mère pour son fils ». Nous avons suivi avec *Adieu Gary Cooper* ce groupe de jeunes gens « qui ont fui la guerre du Vietnam et la société de consommation, issus d'une génération née trop tard dans un monde trop vieux ». Nous avons accompagné Momo qui raconte son histoire à Madame Rosa, liés tous les deux « par une même tragédie qui s'appelle la vie ».

« *Romain Gary*, nous dit Pierre Assouline, fut un comédien, un joueur, un aventurier, ce qui le fit passer pour dilettante aux yeux de la postérité, malentendu qui quarante plus tard est en train de se dissiper. »

Cette perspective nous a conduit à :

- Rédiger une courte biographie de Romain Gary en y situant la publication de ses œuvres en France et aux États-Unis.
- Constituer la Collection ROMAIN GARY avec les ouvrages édités en France en édition originale (32) et aux États-Unis en First Edition (19), enrichie d'un manuscrit autographe pour être proposée et vendue en bloc.
- Rassembler et mettre à la vente de nombreux titres de Romain Gary en édition originale.

Nous nous sommes bien amusés, à bientôt et merci...

*Isabelle et Guy*

Librairie KOEGUI

# Inventaire des œuvres de Romain Gary publiées en France 1945-1980 \*

**1945**  
*Éducation Européenne*

**1946**  
*Tulipe*

**1948**  
*Le Grand vestiaire*

**1952**  
*Les Couleurs du jour*

**1956**  
*Les Racines du ciel*

**1958**  
*L'Homme à la colombe (E.S)*

**1960**  
*La Promesse de l'aube*

**1961**  
*Johnnie Cœur*

**1962**  
*Gloire à nos illustres pionniers*

**1963**  
*Lady L.*

**1965**  
*Pour Sganarelle*

**1966**  
*Les Mangeurs d'étoiles*

**1967**  
*La Danse de Gengis Cohn*

**1968**  
*La Tête coupable*

**1969**  
*Adieu Gary Cooper*

**1970**  
*Chien Blanc*

**1971**  
*Les Trésors de la mer Rouge*

**1972**  
*Europa*

**1973**  
*Les Enchanteurs*

**1974**  
*Gros-Câlin (E.A)*  
*La Nuit sera calme*  
*Les Têtes de Stéphanie (Sh.B))*

**1975**  
*Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*  
*La Vie devant soi (E.A)*

**1976**  
*Pseudo (E.A)*

**1977**  
*Charge d'âme*  
*Clair de femme*

**1979**  
*L'Angoisse du Roi Salomon (E.A)*  
*La Bonne moitié*  
*Les Clowns Lyriques*

**1980**  
*Les Cerfs-Volants*

---

**1981 \*\***  
*Vie et mort d'Émile Ajar*

\* Suivant romaingary.org  
\*\* Publications à titre posthume

# Inventaire des œuvres de Romain Gary publiées aux États-Unis

Titre	Titre français	Date	Éditeur
<i>The company of men</i>	<i>Le Grand vestiaire</i>	1950	Simon and Schuster
<i>The Roots of Heaven</i>	<i>Les Racines du ciel</i>	1958	Simon and Schuster
<i>Lady L.</i>	<i>Lady L.</i>	1958	Simon and Schuster
<i>A European Education</i>	<i>Éducation Européenne</i>	1960	Simon and Schuster
<i>Talent Scout</i>	<i>Les Mangeurs d'étoiles</i>	1961	Harper & Brothers
<i>Promise at dawn</i>	<i>La Promesse de l'aube</i>	1961	Harper and Brothers
<i>Hissing Tales</i>	<i>Gloire à nos illustres pionniers</i>	1964	Harper & Row Publishers
<i>The Ski Bum</i>	<i>Adieu Gary Cooper</i>	1964	Harper & Brothers
<i>The dance of Genghis Cohn</i>	<i>La danse de Genghis Cohn</i>	1968	World Pub. Co
<i>The Guilty Head</i>	<i>La Tête coupable</i>	1969	World Publishing Company
<i>White Dog</i>	<i>Chien Blanc</i>	1970	World Publishing Company
<i>The Gasp</i>	<i>Charge d'âme</i>	1973	G.P. Putnam's sons
<i>The Enchanters</i>	<i>Les Enchanteurs</i>	1975	G.P. Putnam's Sons
<i>Your Ticket is no longer valid</i>	<i>Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable</i>	1977	G. Braziller
<i>Momo</i>	<i>La vie devant soi</i>	1978	Knopf Doubleday Publishing Group
<i>Europa</i>	<i>Europa</i>	1978	Doubleday
<i>King Solomon</i>	<i>L'Angoisse du Roi Salomon</i>	1983	Harper and Row
<i>Hocus Bogus</i>	<i>Pseudo</i>	2010	Yale University Press
<i>The Kites</i>	<i>Les Cerfs-Volants</i>	2017	A new directions book

# Romain Gary, sa vie, son œuvre

---

Ce n'est pas « Romain Gary » qui naît à Wilno (actuel Vilnius) le 8 mai 1914 mais « Roman Kacew », selon l'acte de naissance établi en russe et en hébreu sur un registre de la Communauté Juive de cette ville lituanienne située, à cette époque, dans l'empire Russe. Selon le calendrier Julien en vigueur dans l'empire Russe, cette date correspond au 21 mai 1914 en retard de 13 jours sur le calendrier Grégorien.

Romain Gary trouvait plus avantageux pour son roman familial, et surtout pour le genre de personnage qu'il avait créé, de raconter qu'il était né à Moscou, la capitale de l'Empire.

Le nom de Romain Gary sera adopté par l'aviateur de la France libre en début de la seconde Guerre Mondiale, et officialisé en 1951.

Roman est le fils d'un négociant juif Arieh-Leïb Kacew et de Mina Iosselevna Kacew, appelée Nina dans *La Promesse de l'aube*, et divorcée d'un premier mariage.

Le berceau de famille de Mina se trouve à Koursk en territoire russe, à 500 km de Moscou. Le père de Mina aurait été horloger. Elle-même est née en 1883 et quitte sa famille à seize ans pour se donner au théâtre. Elle sait chanter, danser et jouer en français des rôles de soubrette sous le nom de Mina Borisovskaïa. Mina a trente-trois ans lorsqu'elle épouse Arieh-Leïb Kacew le 29 août 1912 à Wilno.

La première Guerre Mondiale éclate l'année même de la naissance de Roman, qui arrive au monde dans un tourbillon de référentiels : la langue, le calendrier, la géographie, les bouleversements catastrophiques. Tout semble concourir à faire de Roman un « enfant de l'incertain ». Son père est mobilisé en tant que réserviste. Quand Romain Gary écrit dans *La Promesse de l'aube* qu'il a quitté la maison, alors qu'il n'était lui-même qu'un bébé : c'est partiellement exact puisque son père était au front. Il fera sa connaissance à la fin des combats, lors du retour des expulsés, quand Gary aura sept ans.

Entre 1915 et 1921, Roman et sa mère vont vivre chez les parents de celle-ci à Sweciany. Ils sont ensuite pris dans de grands déplacements de population. Après l'exil en Russie, raconté par Gary dans *La Promesse de l'aube* à la manière d'un conte pour enfants, la famille se retrouve à Wilno, la Jérusalem de la Lituanie, creuset de populations : balte, polonaise, russe, biélorusse, ukrainienne, juive, allemande ou encore karaïme, tartare et mongole.

À Wilno, le père de Roman exerce son métier de fourreur et la famille vit confortablement dans une résidence bourgeoise. Roman n'a jamais raconté sa vie auprès de son père. Le seul portrait que Roman possède de son père, montre celui-ci, lors de son incorporation, revêtu d'une capote de l'armée Russe. En revanche, il écrit sur sa mère, la décrivant comme une modiste qui vend ses chapeaux

en démarchant sa clientèle par correspondance ou en faisant du porte-à-porte. Elle n'a jamais créé, ainsi qu'il l'a prétendu, un prestigieux atelier de couture, succursale de Paul Poiret.

Durant la période de prospérité qui précède sa douzième année, contemporaine de la présence du père au foyer, Roman reçoit une éducation d'enfant privilégié avec cours de violon, de danse, d'escrime et de maintien.

Une seule photo de Roman, à l'âge de onze ou douze ans, a été conservée. Elle a sans doute été prise avant la séparation de ses parents. Le petit Roman Kacew soigneusement coiffé est habillé avec recherche et élégance. Il porte une chemise au col cassé, une cravate et un veston avec pochette. Les traits de cet enfant sont d'une grande douceur et d'une exquise finesse. Il sourit et semble en sécurité. Aucune tristesse ne vient altérer ses traits, comme ce sera le cas sur les photos prises au lycée de Nice, deux ans plus tard.

Mina parle exclusivement en russe et en français avec Roman, qui comprend déjà plusieurs autres langues (le polonais et le Yiddish).

Tout est remis en cause après le départ du père en 1925, qui épouse sa maîtresse le 27 octobre 1929. Mina va poursuivre seule l'éducation de son unique enfant, comme une fille mère sans aucun soutien d'homme. Elle affronte avec opiniâtreté les épreuves de l'existence, prodigue à son fils un amour débordant, lui voue un culte et le promet aux plus hautes destinées, tant artistiques que diplomatiques.

En dépit du climat violemment antisémite de l'époque, Romain Gary s'émerveillera dans *La Promesse de l'aube* devant ce havre de paix que fut Wilno pour le couple qu'il formait désormais avec sa mère.

Entre 1925 et 1928 à nouveau sur les routes, Roman et sa mère séjournent à Varsovie où résident les parents de Mina. Roman fréquente l'école polonaise tout en prenant des cours de français.

Enfant bercé par le tohu-bohu de l'histoire, des noms, des personnes, des langues, des lieux, des dates, Gary sera « un écrivain de la déprise et des identités instables ». À une histoire familiale unique, il a substitué non pas un roman familial mais des romans familiaux, qu'il aménage au gré des envies, des moments et des inspirations. D'ascendance russe, il sera tour à tour polonais, tartare, il se dira parfois né à Moscou, à Koursk ou en Ukraine.

En 1928, Mina, animée de rêves de grandeur pour son fils, émigre en France avec Roman. Ils arrivent à Menton puis s'installent à Nice. Ils rejoignent le frère de Mina, sa femme et leur fille Dinah. Cette dernière sera, en 1942, la mère de Paul Pavlowitch qui interprétera l'un des rôles principaux de l'affaire Ajar.

Depuis des années, Mina forme le vœu que son fils réalise de grandes choses. Elle a forgé pour lui une sorte de catéchisme qu'elle lui inculque jour après jour. Roman acquiesce et finit par intérioriser les projets magnifiques de sa mère. Dès lors, Mina considère comme son devoir d'assurer à Roman les meilleures conditions de réussite. À charge pour son fils de faire le maximum pour se montrer à la hauteur de ses espérances.

Roman a quatorze ans et pour lui l'expérience est décisive. Il est en terrain connu dans cette France qui, par les « descriptions lyriques et inspirées » de sa mère, évoquées dans *La Promesse de l'aube*, était

par avance « un mythe fabuleux, entièrement à l'abri de la réalité, une sorte de chef-d'œuvre poétique qu'aucune expérience humaine ne pouvait atteindre ni révéler ».

À Nice, Roman devient Romain par la volonté de sa mère. Pour survivre, Mina fait du porte-à-porte et vend de l'argenterie pour le compte de son frère et progressivement elle dispose de vitrines dans le hall de grands hôtels. Son activité et son bagout sont remarqués par un riche ukrainien, Ted Waburk qui lui confie la gestion des 36 chambres de la pension Mermonts où prend fin une longue course contre la misère.

Romain Kacew est beau, d'une beauté de métèque. Il porte blazer et cravate et soigne son allure. En classe, Romain devient l'un des meilleurs élèves de l'établissement.

En 1932 Albert Oriol, agrégé de Lettres Classiques, publie dans les colonnes du quotidien, *Le Temps*, une de ses dissertations. Russes à Nice, Juifs dans la société russe, athées parmi les Juifs, les Kacew n'appartiennent à aucun clan ni à aucun groupe, ils vivent l'un pour l'autre avec une volonté farouche de s'intégrer en France.

Roman n'a qu'une aspiration, devenir français, porter un nom français, se fondre dans la nation. « Ne plus être immigré, tel était mon désir », écrit-il en 1974 dans *La Nuit sera calme*. Le désir de revanche donne des ailes à Roman. Il n'a qu'une obsession : réussir vite pour exaucer tous les vœux de Mina. Il se met fébrilement à écrire des contes tout en cherchant un pseudonyme français. Il est persuadé que Kacew, en France, le désigne comme étranger. Selon tous les témoins, dans le roman de sa vie, Romain Gary n'aura pas trahi, ni menti, mais il aura enveloppé dans une brume poétique une adolescence finalement austère, vouée à l'étude et aux rêves. Sorte de coquille qu'il va briser un jour pour réaliser un à un tous les projets un peu fous que sa mère construisait pour lui.

En 1933, Roman est reçu au baccalauréat section Philosophie. Par ambition et pour être parmi les privilégiés, Roman s'inscrit à la Faculté de droit d'Aix-en-Provence. Il travaille ses cours tout en continuant d'écrire pour lui-même.

En 1934, il quitte sa mère, torturé par un fort sentiment de culpabilité, et part pour Paris continuer ses études. Les adieux sont pénibles mais il doit conquérir la gloire. À Paris, Romain vit dans une misère vive, attendant chaque mois le mandat de sa mère et son colis de nourriture.

À vingt et un ans, en vertu d'un décret du 5 juillet 1935, Romain Kacew devient citoyen français. Pudique et fier, toujours impeccablement vêtu, il cache autant qu'il le peut sa pauvreté à ses amis. C'est à cette époque qu'il publie ses premières nouvelles signées Roman Kacew, dans Grégoire, le prestigieux hebdomadaire politique et littéraire, fondé en 1928 par Joseph Kessel. La première, *l'Orage*, est publiée le 15 février 1935 la seconde, *Une petite femme*, le 24 mai de la même année. La construction de *l'Orage* est un modèle d'efficacité et d'équilibre. Le style vif et décontracté, sans pause et sans mièvrerie, va droit au but. Il campe des personnes dans une histoire crédible... Avec une construction en coup de tonnerre.

En 1937, son premier roman, *Le Vin des morts*, raconte une histoire sanguinaire, obscène, scatologique, qui surprend les lecteurs des maisons d'édition auxquelles il l'adresse. Il est refusé par tous les éditeurs. Les éditions Gallimard lui retournent son manuscrit avec ce commentaire invérifiable, et dont seul *La Promesse de l'aube* en garde la trace : « trop violent, morbide et ordurier prenez une maîtresse et revenez dans dix ans... ». Gary conservera toute sa vie ce texte dont il insérera des pas-

sages dans *Pseudo* et qui sera publié à titre posthume en 2014. Romain obtient sa licence en droit en 1938.

De retour à Nice, il intègre l'École de l'Air de Salon-de-Provence puis celle d'Avord dans le Cher. Il sera le seul de sa promotion à ne pas obtenir le grade d'officier, sa naturalisation étant considérée comme trop récente. Romain décroche toutefois son brevet de mitrailleur et devient instructeur de tir à l'École de l'Air. Il est ensuite transféré à Bordeaux et affecté aux équipages polonais pour lesquels il servira d'interprète. Il y arrive le 30 août 1939. La guerre éclate deux jours plus tard. Il est nommé sergent le 1<sup>er</sup> février 1940. Les succès foudroyants de l'offensive allemande ne laissent aucun doute. La France subit l'une des plus lourdes défaites de son histoire. L'École de l'Air se replie à Meknès au Maroc. C'est là qu'il apprend, le 26 juin, le ralliement des autorités d'Afrique du Nord au maréchal Pétain.

Avec deux camarades « il déserte », gagne Casablanca et s'embarque à bord d'un cargo de la Royal Navy pour Glasgow.

Arrivé à Londres en juillet 1940, Romain est incorporé au sein des Forces Aériennes Françaises Libres (FAFL) dans l'Escadrille Topic, en tant que mitrailleur. Il se fait appeler Gary de Kacew et se choisit comme nom de guerre « Gary », d'un verbe russe (gari) à l'impératif qui signifie « brûle ». Gary passe alors pour son prénom peut-être parce que Gary Cooper est l'idole de ces années-là.

En novembre 1940, il s'embarque pour l'Afrique avec son escadrille. Détaché avec plusieurs de ses camarades à Bangui dès mars 1941, il ne connaît toujours pas le combat. À l'occasion de la visite du général de Gaulle en A.E.F, Gary écrit tout le scénario d'un spectacle et les dialogues des sketches où les cocus et les travestis se disputent le devant de la scène. Le général de Gaulle demeure de marbre. Personne ce jour-là, et le général de Gaulle moins encore, n'aurait parié sur l'avenir littéraire du jeune Gary de Kacew.

Il est promu enfin sous-lieutenant et rejoint son unité à Karthoum. La brousse du Tchad et ses grandes plaines grises frappent à jamais l'imagination de Gary.

*Les Racines du ciel* sont nées en 1941 sur l'un des territoires de chasse les plus riches d'Afrique où Gary, au lieu des biches, des éléphants, des rhinocéros, des gazelles, des panthères ou des antilopes, n'aura « traqué que le cafard ». À Khartoum, Gary arrive trop tard. Un épisode de la guerre s'achève encore sans lui. Le front fuit toujours. Du Soudan il passe en Égypte et après une escale à Haïfa, il arrive à Damas. Là, Gary s'effondre : fièvre, vomissements, pertes de conscience. Le médecin diagnostique la typhoïde contre laquelle Gary n'est pas vacciné. Hospitalisé en septembre 1941, au pavillon des contagieux à Damas, il passe 18 jours entre la vie et la mort. Les médecins ne lui accordent aucune chance de s'en tirer. Ils lui font même donner l'extrême-onction. Gary passe six mois à l'hôpital de Damas et en mars 1942, enfin guéri, il est envoyé en convalescence au Winter Palace de Louksor.

En août 1942, Gary effectue ses premières opérations de guerre. À un poste de navigateur et de bombardier, il chasse le sous-marin au large de la Palestine. Il consacre tout son temps libre à l'écriture de nouvelles qui prendront place dans *l'Éducation européenne*.

En octobre 1942, il est versé avec le grade de capitaine dans le Groupe de bombardiers « Lorraine », qui en 1943 est ramené en Grande-Bretagne, intégré à la Royal Air Force et équipé de nouveaux bombardiers (Boston).

Le 25 janvier 1944, on confie à Gary et à Arnaud Langer la tête d'un groupe d'avions pour une mission de bombardements. Au cours de celle-ci, la vitre de leur cockpit se brise en plein vol. Arnaud Langer, blessé aux yeux et momentanément aveugle, est incapable de diriger seul l'avion. C'est donc Gary, lui aussi blessé au ventre, qui guide l'équipage à la voix et permet un atterrissage miraculeux. L'exploit est remarqué et Gary sera décoré de la Croix de Guerre. Il recevra la Croix de la Libération le 20 novembre 1944 et deviendra chevalier de la Légion d'honneur en 1945.

« Héros, il l'aura été, en vérité, par la logique du dépassement : toute sa guerre est un formidable effort de volonté contre une nature profondément rêveuse, solitaire, anti-militante. Aucune faiblesse dans ces quatre années de guerre, une marche constante et héroïque dans ce pour quoi il est le moins fait au monde : le devoir et la fraternité. Même si le poète a pris parfois le pas sur le guerrier, c'est un parcours sans faute, ponctué d'actions d'éclat, dans une époque qui a vu fleurir en somme plus de lâches que de héros. Cette guerre si belle à raconter, brave et brillante, ne figure dans aucun de ses romans.

Gary a beaucoup écrit à propos de lui-même, mais il n'a jamais fait feu de ses exploits d'aviateur : avec la modestie de tous les Compagnons, il a gardé le silence sur ces souvenirs-là, si éclatants fussent-ils ». Pour Maxime Decout « De péripéties en fait d'armes, de tours de force en accidents, souvent racontés avec un sens aigu de l'autodérision dans *La Promesse de l'aube*, Gary est amené à faire ce constat : qu'il agisse par bravoure, audace ou inconscience, quelqu'un est presque toujours à ses côtés : Mina. En secret, sa mère est là, l'exhortant, veillant sur lui, le hantant, le possédant ».

« Mina, atteinte de diabète, est décédée le 16 février 1941 d'un cancer, sans qu'il la revoie ». Dans *La Promesse de l'aube*, elle prolonge sa présence post mortem, par les lettres qu'elle a écrites à l'avance et qui continuent à être envoyées à son fils. Le romancier gardera toute sa vie cette attention soutenue pour les voix d'outre-tombe comme celle de Gengis Cohn ou celle qu'il fera vibrer après sa mort dans *la Vie et la mort d'Émile Ajar*.

En mai 1944, convalescent à Londres, il est nommé chef de la Chancellerie à l'État-major. C'est alors qu'il rencontre Lesley Blanch qui devient sa femme en avril 1945. Née dans une famille de la bourgeoisie britannique, elle est divorcée, âgée de 37 ans, soit sept années de plus que lui. Journaliste en vue, rédactrice à Vogue où elle dirige la rubrique culturelle, attirée par la Russie, Lesley est séduite par ce français aux allures slaves et qui parle russe. Entre eux, l'humour sera, avec la complicité littéraire, le meilleur des ciments. Elle l'introduit dans un milieu dont il ignore les codes et les usages et elle l'aide à perfectionner son anglais.

Entreprise sur l'Arundel Castle, poursuivie au Soudan et au Tchad, puis au Winter Palace de Louksor, la rédaction d'*Éducation européenne* s'achève sur le « Hertford Bridge » entre deux missions et deux permissions. Le roman est publié en Angleterre en 1944 par Cresset Press, dans une première édition confidentielle sous le titre *Forest of Anger*.

La guerre est, pour Gary, le moment d'une mue complète. Il change de nom en même temps qu'il naît à l'écriture : devenu d'abord Romain Gary de Kacew pour ses compagnons d'armes, il sera Romain Gary pour ses lecteurs. Gary est plus que jamais l'homme de plusieurs naissances.

La première de celles-ci fut l'œuvre de Mina, la seconde fut celle de l'acceptation du manuscrit de *Forest of Anger* « j'étais né de nouveau murmure-t-il ».



L'ouvrage connaît un vif succès en Angleterre, premier livre de Romain Gary, réflexion humaniste sur la guerre, l'engagement, les hommes et... les papillons, « Rien d'important ne meurt... seuls... les hommes et les papillons... ».

Les magazines envoient leurs reporters photographier Gary à Hertford Bridge. Le casque sous le bras dans sa combinaison de vol, il prend devant son Douglas Boston des poses de Tcherkesses, et lève au ciel ses yeux bleus dans un vieux réflexe de séduction.

*Éducation européenne* raconte l'histoire de la Résistance polonaise pendant l'hiver 1942/1943. Cachés dans les immenses forêts qui entourent Wilno, occupée par les Allemands, les partisans vivent dans des abris qu'ils ont creusés sous la terre comme des taupes. Janek, jeune garçon mêlé aux combattants clandestins, connaît le froid et la faim, la trahison et la mort, mais la haine n'envahira pas son cœur. À travers Zosia, il apprend l'amour, l'étudiant Dobranski lui inculque le culte de la liberté. Enfin, grâce à Augustus Schröder, l'officier allemand, il saura ce qui, au-delà des dissensions, doit unir les peuples ennemis.

En 1945, Calmann-Lévy publie *Éducation européenne*. La presse accueille, à bras ouverts, un premier roman qui promet: Louis Lambert dans *Le Pays* juge que « cette œuvre symbolique et digne de son sujet, révèle un écrivain véritable admirablement doué ». Dans *l'Opinion*, Georges Vallin écrit



### Éducation européenne

Paris, Calmann-Lévy, sans date (1945).

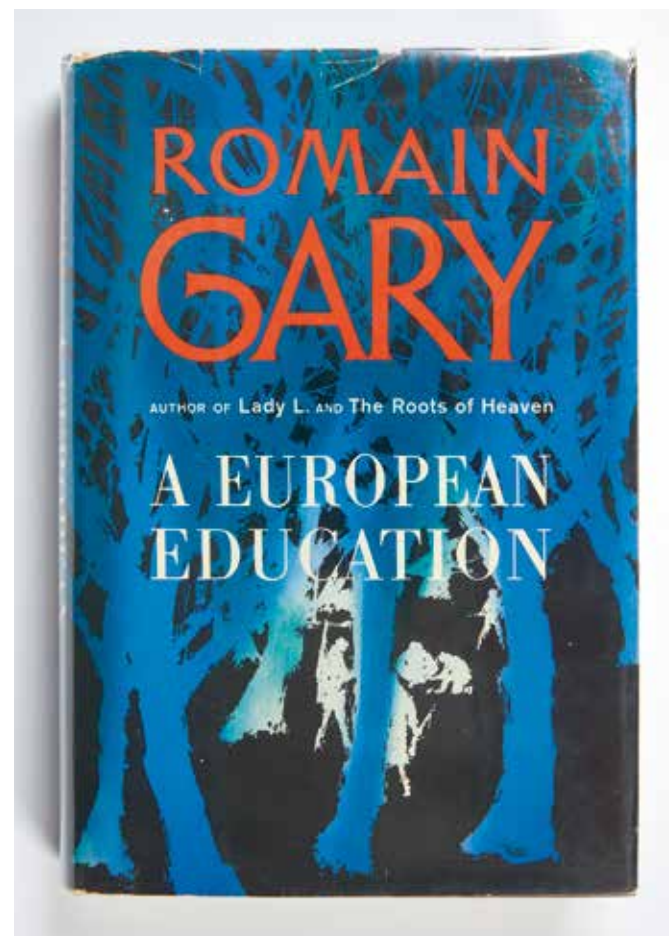
ÉDITION ORIGINALE. UN DES 200 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER OUTHENIN-CHALANDRE, SEUL GRAND PAPIER.

Sous étui bordé et sous chemise à petits recouvrements. Reliure veau satiné gris rosé à encadrement. Plats ornés de papier photographique oxydé et viré dans les tons bleu-vert. Tête dorée. Couverture et dos conservés. Reliure signée C. Honnelaitre, 1991.

« il s'agit d'un débutant, mais quel débutant! il est stupéfiant d'atteindre au premier coup une telle perfection dans l'art de conter ».

Vanté par Kessel, Camus, Malraux, Aragon, *l'Éducation européenne* reçoit le Prix de la critique en novembre 1945, qui lui apporte une certaine notoriété et lui vaut le statut tant désiré d'écrivain.

Si le baptême de l'histoire de Gary n'est plus à faire, sa propre éducation européenne n'est pas terminée. Elle se poursuit après-guerre où, de retour en France, les alliances gaullistes lui permettent d'intégrer, le 25 octobre 1945, le Quai d'Orsay comme secrétaire d'ambassade de deuxième classe. Gary est soutenu par Malraux, rencontré pendant la guerre et devenu un ami, et par Raymond Aron qui avait publié, dans la revue *La France libre*, trois de ses nouvelles en 1944 et 1945. Cette carrière internationale verra alterner les échecs cuisants et les réussites éclatantes, de vives déceptions et de réels bonheurs. Car Gary, même s'il rejoint le club fermé des écrivains diplomates et qu'il exercera toujours avec passion et discernement, sa fonction ne correspond pas à l'image d'un Paul Claudel ou d'un Saint-John Perse et elle ne rentre pas dans le moule étroit du monde diplomatique. Malgré ses aptitudes dans l'exercice du métier, sa personnalité est loin de faire l'unanimité.



**A European Education**  
New York, Simon and Schuster,  
1960.



En février 1946, il est nommé secrétaire d'ambassade à Sofia où il arrive dans une Bulgarie occupée par l'Armée russe et qui sera, deux années durant, l'observatoire privilégié d'une histoire faite de tensions internationales, d'arrestations et de procès. À Sofia, Gary conquiert l'amitié de nombreux bulgares qui admirent son talent d'écrivain mais qui apprécient aussi en lui une fraternité slave.

Son premier roman est lu avec ferveur, il réveille le jeune souvenir des Résistants bulgares qui ont combattu Hitler. Gary n'est pas un diplomate ordinaire : dans le milieu des ambassades, il tranche, surtout parce qu'il parle russe. Le russe et le bulgare sont en effet des langues assez voisines pour que, sachant le russe, Gary puisse comprendre et se faire comprendre en Bulgarie. Très vite, il va se lier avec les intellectuels bourgeois – professeurs, écrivains, artistes et journalistes – tous des opposants.

« D'une lucidité totale, il décrit en 1946 toutes les failles des partis d'opposition, le retrait progressif de ses dirigeants du jeu politique et l'isolement croissant de Nicolas Petkov, auquel ses alliés abandonnent toutes les responsabilités. Il peint un parti communiste fort « qui possède les mêmes caractéristiques d'énergie de vitalité et de discipline que dans les autres pays et qui a le même pouvoir d'inspirer un dévouement absolu ». Il annonce au Quai le prochain écroulement de la résistance libérale et la souveraineté soviétique sur la Bulgarie dans quelques mois.

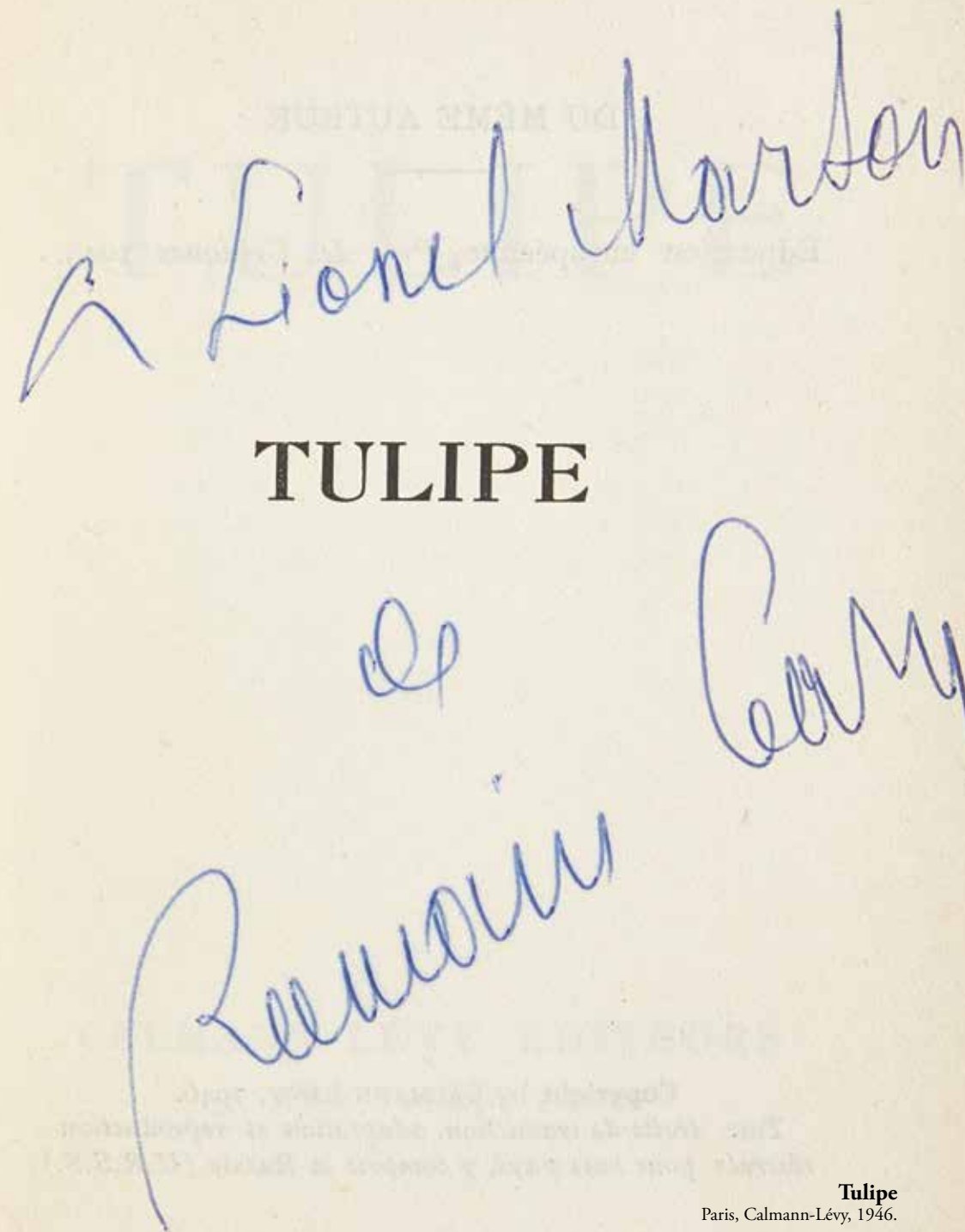
Dans son second rapport, sur l'année 1947, il n'aura plus qu'à enregistrer un constat : la Bulgarie est devenue une république populaire, Nicolas Petkov a été pendu. L'Amérique n'est pas intervenue, elle a regardé de loin le naufrage du petit État. Quant à la France, elle n'a plus qu'à manifester des intentions humanitaires : un télégramme de Léon Blum, un autre de François Mauriac, n'ont pas fléchi Dimitrov qui fait exécuter l'ennemi numéro un de son absolutisme. Romain Gary s'évade des angoisses politiques dans une historiette sensuelle avec une jeune fille bulgare, Nelly Trainova et trompe déjà Lesley en Don Juan.

En 1946, il séjourne à Paris où Calmann-Lévy publie en 1946 *Tulipe*, tout juste un an après son premier roman. *Tulipe* est un récit féroce. Un survivant d'un camp de concentration allemand a échoué à Harlem, dans un taudis. Il lui vient l'idée de lancer à l'humanité un message burlesque et provocateur : s'habiller à la manière de Gandhi, entreprendre une grève de la faim et rameuter les journalistes qui fabriqueront un mythe autour du « Gandhi blanc de Harlem ».

Ainsi, les disciples enthousiasmés surgiront, les souscriptions rempliront les poches de l'imposteur et de ses complices. D'abord perçu comme un écrivain de la résistance, Gary, dans son deuxième roman pourfend contre toute attente cette étiquette. « Après *Éducation européenne*, ce bref récit, délibérément cavalier au regard des codes de la narration et saturé d'un humour cynique, déconcerte et laisse le public sceptique. *Tulipe* est une farce grinçante et noire plus proche des Marx Brothers que du comique français ».

Le livre est fraîchement accueilli par la critique. On reproche à Gary d'avoir fait dire à *Tulipe* : « Gandhi a fait la grève de la faim toute sa vie, mais à la fin, il a fallu l'abattre à coups de revolver ». Dans une lettre du 19 mai 1970, le général de Gaulle écrivait à Romain Gary : « dans *Tulipe* vous peignez admirablement ce trait principal de notre époque que tout y confine à tout : l'idéalisme et le cynisme, l'apostolat et la fumisterie, la douleur et le ricanement. Je suis heureux de votre talent et toujours sensible à votre pensée... soyez assuré mon cher Romain Gary... »

Si Robert Kanters, dans *La Gazette des Lettres*, écrit : « ce livre est à la fois plaisant et important, et il nous confirme dans l'espérance que Monsieur Gary est un des esprits originaux de ce temps, dont



**Tulipe**

Paris, Calmann-Lévy, 1946.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 800 EXEMPLAIRES NUMÉRÉS SUR VÉLIN ALFA DES PAPETERIES DE NAVARRE, SECOND PAPIER.

Exemplaire enrichi d'un ENVOI AUTOGRAPHE SIGNÉ DE L'AUTEUR.

Broché, sous étui-chemise signé elbel libro.

nous pouvons beaucoup apprendre », ce livre noir, pessimiste, rencontre une audience limitée. C'est certainement de *Tulipe* que date le malentendu entre Gary et la presse française. L'impertinence, les sarcasmes constants et assumés qui caractérisent ce texte ne plaisent pas. À partir de là, certains critiques n'auront de cesse de jeter la pierre à Gary au nom de sa prétendue incapacité à maîtriser les codes du bien écrire. Tapi sous ces attaques, on décèle toutefois une phobie du métissage et une mise à l'index de celui qui reste, pour eux, un immigré.

En avril 1948, Gary est rapatrié au Quai d'Orsay à Paris, nommé à l'Administration centrale du ministère des Affaires Étrangères, et propulsé au seul bureau qui compte : celui du département Europe centrale. Gary touche un salaire de misère. Il vit avec Lesley dans des hôtels de troisième catégorie à Saint-Germain-des-Prés et ne se permettent qu'un seul repas par jour. En six mois, ils changent sept fois d'adresse.

Gary fidèle à sa passion se lève tous les matins à cinq heures pour travailler, à cheval sur le bidet, sur son troisième roman commencé à Sofia, *Le Grand vestiaire*. Dédié à sa femme Lesley Blanch, il est édité en 1948 par Gallimard chez qui Gary publiera désormais son œuvre.

Comme *Tulipe*, *Le Grand vestiaire* scrute le désabusement de l'immédiat après-guerre et trahit une conscience précoce des réalités de la collaboration. Un personnage polarise cette interrogation : le traître Vanderputte, un ancien résistant, qui a dénoncé les Juifs et tire désormais profit d'adolescents pour des opérations de marché noir. Il passera presque inaperçu au niveau du grand public.

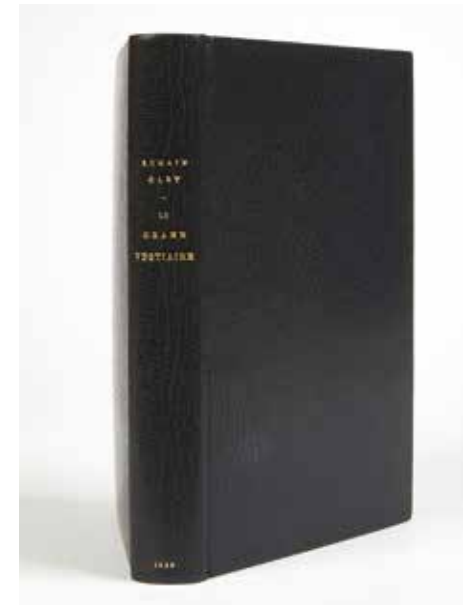
Si Jean-Marie Catonné écrit « ce beau roman, amer, ambigu, dont la veine sarcastique fait penser à Marcel Aymé, anticipant sur l'insolence de Roger Nimier, dresse avec audace le tableau d'une société et d'une époque où, par ricochet, la Résistance elle-même (disons la résistance intérieure) paraît atteinte », les critiques, quant à elles, boudent l'humour de Gary. Émile Henriot, dans *Le Monde*, exprime sans ambages « toute sa perplexité et sa réprobation » et *La Croix* déplore « son pessimisme, son cynisme ».

Traduit en anglais en 1950 et publié par Simon and Schuster sous le titre « *The Company of men* », le livre a les honneurs de la *New York Book Review* et de la *Saturday Review of Literature* et remporte un grand succès. Pour Nancy Huston, « sans doute le meilleur roman écrit sur l'immédiat après-guerre en France. Il est remarqué par Norman Miller qui deviendra l'ami de Gary ».

À sa demande, Romain Gary obtient un poste à Athènes, mais l'ambassadeur en place s'y oppose en raison des origines slaves de l'écrivain et des fortes tensions qui existent entre la Grèce et les pays d'Europe de l'Est.

En décembre 1949, Gary est promu auprès d'Henri Hoppenot ambassadeur à Berne, secrétaire d'ambassade. Il prend son poste en février 1950. La vie à Berne est monotone et les Gary s'ennuient. Lesley s'évade à Roquebrune où, avec l'aide d'artisans, elle restaure les ruines qu'ils ont achetées. Bien qu'il s'adonne en parallèle à son œuvre, Gary ne renonce pas aux jolies femmes. Il loue un appartement à Genève où il retrouve secrètement Suzanne Salzmanowitz, veuve de Paul-Jean Roquère, qu'il avait connue pendant la guerre à Beyrouth. Elle serait la dernière personne à lui avoir parlé avant son suicide.

En octobre 1951, Henri Hoppenot est nommé représentant permanent de la France au Conseil de Sécurité des Nations Unies à New York et Romain Gary l'accompagne en tant que porte-parole de

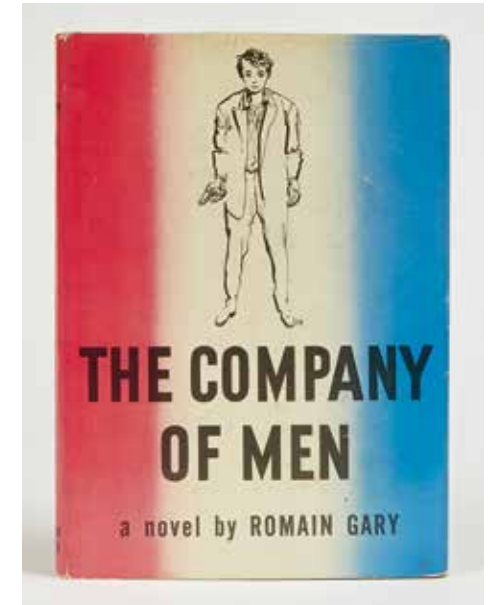


### **Le grand vestiaire**

Paris, Gallimard, 1948.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 10 EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, SUR ALFA NAVARRE.

Sous étui bordé. Reliure plein maroquin marine. Dos lisse avec date dorée en queue. Tranches dorées sur témoins. Doublures et gardes de chèvre velours bleu. Couvertures et dos conservés. Reliure signée Loutrel-Delaporte.



### **The company of men**

New York, Simon and Schuster, 1950.

la délégation française. Le romancier pose le pied sur le sol du Nouveau Monde où il séjournera jusqu'en 1954. La mission de Gary consiste à défendre la politique extérieure de la France. Il parle anglais et américain sans accent. Il adore son travail. C'est l'époque de la guerre froide et Gary qui parle bien le russe a le privilège de nouer des contacts avec les diplomates soviétiques. Infatigable, Romain Gary enchaîne interventions publiques et conférences en tout genre, peaufinant sa compréhension de la société américaine et de l'image de la France outre Atlantique.

Ce farouche opposant au colonialisme, ardent défenseur de la construction européenne, doit régulièrement, en s'exprimant au nom du gouvernement français, défendre des positions qui ne sont pas les siennes. Il est l'un des rares intellectuels du xx<sup>e</sup> siècle à être resté lucide de bout en bout sur le communisme de l'après-guerre, sans pour autant céder à la peur rouge qui gagne du terrain sous l'impulsion du maccarthysme. À l'ONU, il parachève sa propre éducation européenne, portant un regard aigü sur cette comédie internationale qui donnera le jour à *l'Homme à la colombe* en 1958, signé du pseudonyme Fosco Sinibaldi, du nom d'un camarade de Gary du groupe Lorraine.

En 1952, Gary avoue à Claire Gallimard : « j'écris entièrement par vanité... J'ai besoin d'être admiré. C'est ma grande faiblesse, mais aussi ma seule force parce que si je n'avais pas le goût de l'exploit, je n'aurais rien fait de ce que j'ai fait de ma vie et je serais hôtelier sur la Côte d'Azur ».

À New York, Gary s'adonne quotidiennement au sport, autant par peur de vieillir que pour garder la forme. Le sport le remet d'aplomb. Cet ascète a d'autres plaisirs : les restaurants chinois, le sourire des filles américaines et les longues promenades dans les rues de New York en solitaire, d'un bout à l'autre de Manhattan.

À l'automne 1952, paraît *Les Couleurs du jour* qui n'est pas mieux accueilli en France que *Le Grand vestiaire*. « Roman manichéen et bourré de clichés ». Mais pour Roger Martin du Gard « la critique est impardonnable de n'avoir pas élevé ce livre au tout premier plan pour les immenses qualités et l'éclatante personnalité dont il témoigne ». Ce roman est considéré comme celui où Romain Gary parle le plus directement de lui-même, dans ces années d'après guerre où son itinéraire ressemble à une lente mais douloureuse chute « il n'y a pas de solution, il n'y a que des retards. Le roman sera réédité en juin 1979 sous le titre *Les Clowns Lyriques*.

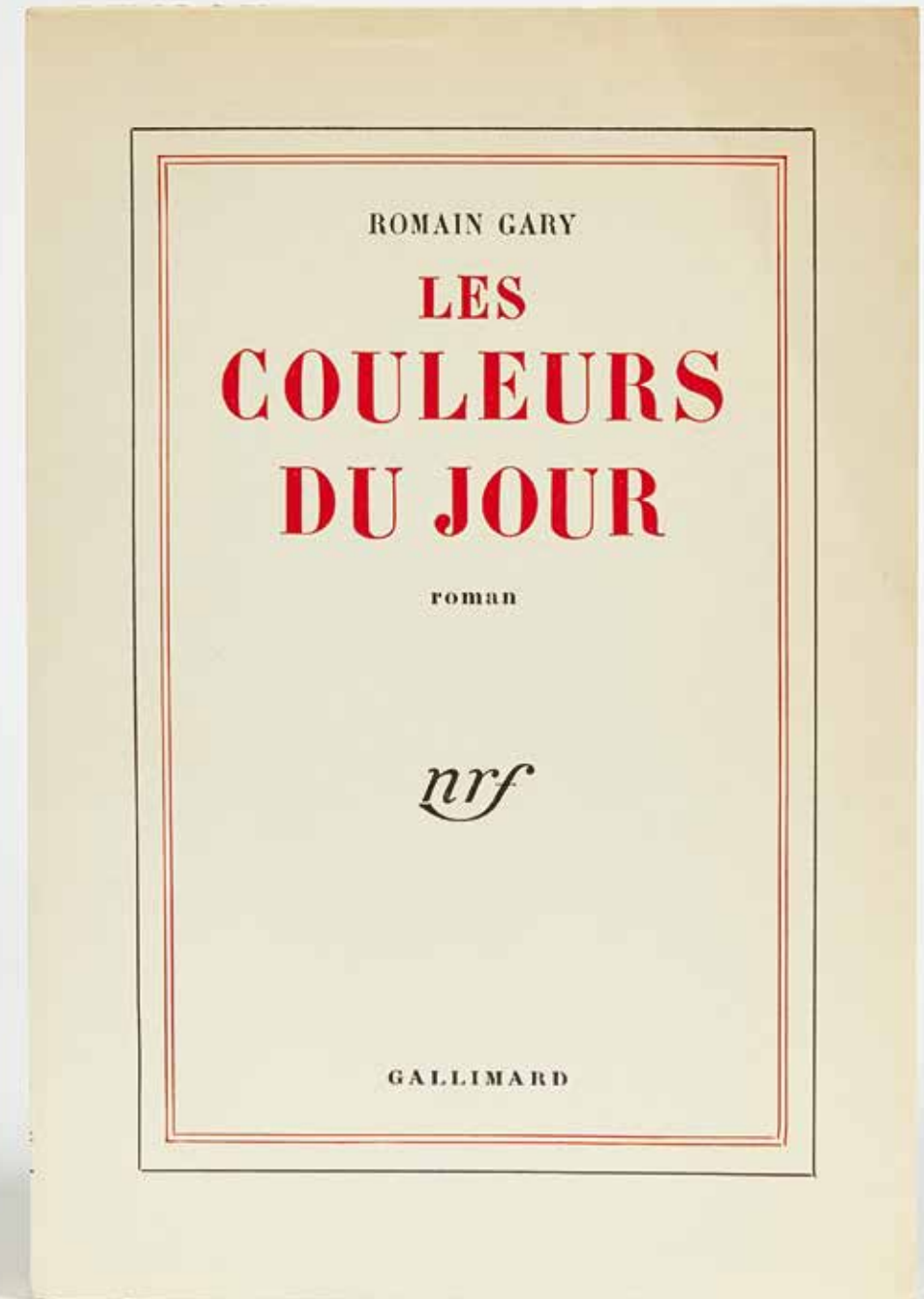
L'année 1953 confirme que le Gary des Français n'est pas le même que celui des pays anglo-saxons. La traduction anglaise, *The Colours of the day*, dans laquelle Gary a introduit des changements significatifs, reçoit un accueil très favorable en Angleterre et aux États-Unis.

En 1954, malgré les rapports élogieux d'Henri Hoppenot, Gary n'est pas, avant la fin de sa mission à New York, promu conseiller de première classe. À son retour, il est nommé secrétaire d'ambassade à Londres. Le futur ambassadeur, Jean Chauvel, s'y oppose car il a cru se reconnaître dans un des personnages d'une nouvelle « *Ainsi s'achève une journée au soleil* », publiée par Romain Gary, dans la Table Ronde en juin 1954. Cette nouvelle a été intégrée en 1962 sous le titre « Le luth » dans le recueil *Gloire à nos illustres pionniers*. Gary est affecté à la Commission du Pacte du Traité de Bruxelles.

En janvier 1956, Romain Gary est nommé consul général de France à Los Angeles, poste qu'il va occuper jusqu'en 1961. En attendant l'arrivée de Lesley, Gary trouve au Consulat dévouement et amitié en la personne d'Odette de Benedictis, sa secrétaire qui devient son amie, sa maîtresse amicale et sa complice en toutes circonstances. Gary représente la France. Il aime paraître à la télévision, donner des interviews à la radio ou recevoir les journalistes, accorder des séances photo. Il s'exprime avec aisance dans un anglais parfait sans notes, ni préparation. Malgré l'ennui qu'il ressent, Gary se plie scrupuleusement aux obligations mondaines du Consulat, réceptions, dîners, conférences.

En avril 1956, Gary adresse à son éditeur le manuscrit de son roman *Les Racines du ciel*. À Fort Lamy un Français, Morel, entreprend en Afrique une campagne pour la défense des éléphants, menacés de tous les côtés. Le roman raconte ses actions en faveur des éléphants, la traque dont il est l'objet de la part des autorités et en parallèle les conflits d'intérêt entre les engagements des uns et des autres. Morel est aidé par quelques compagnons convaincus comme lui que le respect de la nature n'est pas incompatible avec les exigences du progrès.

Il prend le maquis et n'hésite pas à recourir aux armes, pour défendre les éléphants au risque de sa vie. Et peu à peu, une complicité amicale se forme autour « de celui qui ne sait pas désespérer » et de ces géants menacés et des volontaires de tous les pays, de toutes les races qui se rangent autour « de l'aventurier de l'humain ». *Les Racines du ciel* est un tour de force qui pose une question centrale pour toute une génération : celle de l'engagement.



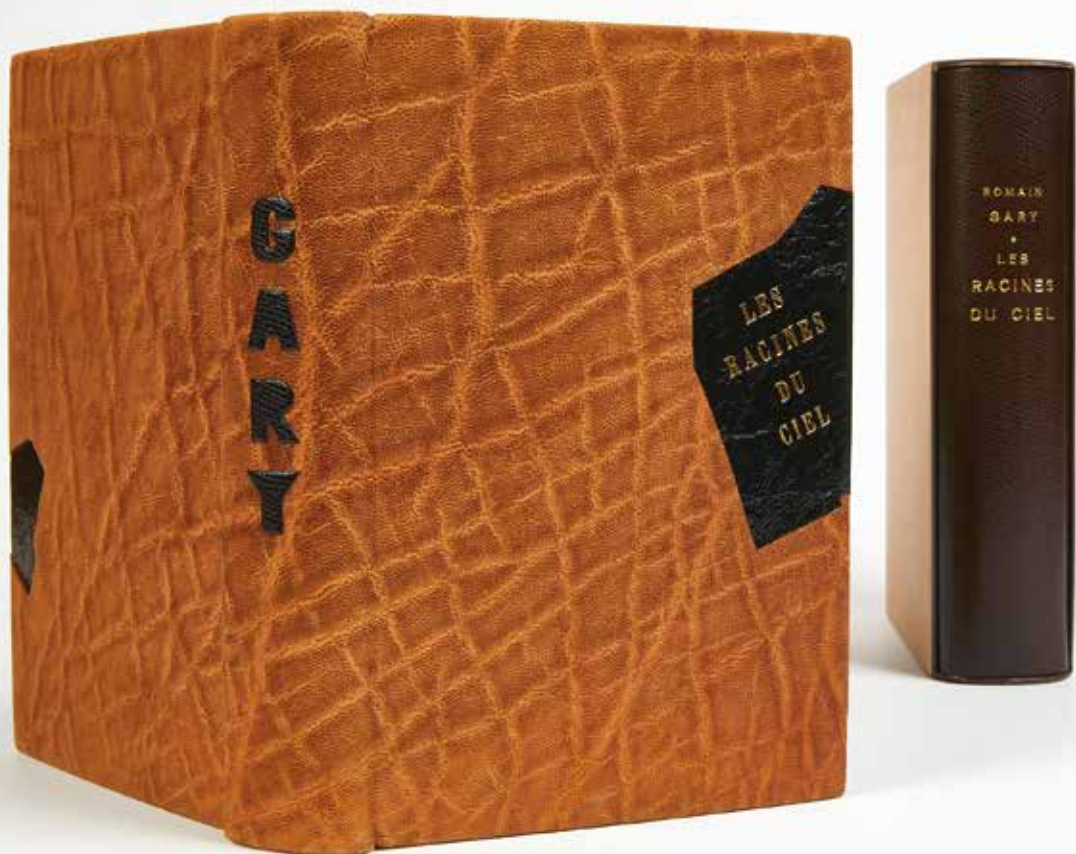
### **Les Couleurs du jour**

Paris, Gallimard, 1952.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 80 EXEMPLAIRES NUMÉRÉS SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA-NAVARRÉ, SEUL GRAND PAPIER.

Broché, sous étui-chemise.





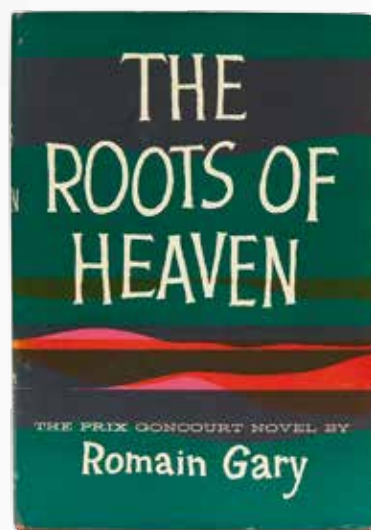
### Les Racines du ciel

Paris, Gallimard, 1956.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 15 EXEMPLAIRES DE TÊTE NUMÉROTÉS SUR VÉLIN DE HOLLANDE.

Sous étui-chemise. Reliure plein peau d'éléphant havane. Plats ornés d'une petite pièce mosaïquée en creux de papier noir verni et titré sur le premier plat. Tranches dorées sur témoins, gardes de papier vernis noir. Couvertures et dos conservés. Reliure signée A. Devauchelle, 2008.

**The Roots of Heaven**  
New York, Simon and Schuster, 1958



Michel Gallimard le fait lire par Lemarchand et Camus qui sont enthousiastes. Camus est persuadé que Gary est un grand romancier. Il voit en lui « un tempérament de créateur », un conteur plus proche des Russes et des Anglo-Saxons que des Français qui sont souvent des écrivains avant d'être des romanciers. Le livre sort en octobre 1956. Après des vacances à Roquebrune, Gary est nommé, dans le même temps, pour trois mois à la gérance de l'Ambassade de France à la Paz en Bolivie.

Le 4 décembre, il est informé que les membres de l'Académie Goncourt ont décerné leur prix à Romain Gary pour *Les Racines du ciel* au premier tour avec huit voix contre deux. De La Paz, il écrit : « Je suis déchiré entre la joie de me voir décerner le prix Goncourt et la tristesse de constater que l'idéal de liberté et de dignité humaine que je défends dans mon livre n'a jamais été plus menacé » et il adresse un télégramme catégorique à l'AFP, « il faut sauver les éléphants hongrois ils reprendront un jour leur marche triomphale. » Gary retrouve Paris, six jours après que le prix Goncourt lui a été décerné, au terme d'un voyage de 32 heures en Caravelle.

*Les Racines du ciel* est le premier roman destiné à alerter l'opinion sur le danger d'un désastre écologique. Pierre de Boisdeffre rappelle dans *Combat* que « toute l'œuvre de Romain Gary est déjà une croisade pour l'humain » à laquelle *Les Racines du ciel* ajoute « un nouvel épisode magnifique et tourmenté ». Un clan d'admirateurs amoureux des *Racines du ciel* se constitue : André Billy dans *Le Figaro* écrit « *Les Racines du ciel* est un livre extraordinaire appelé à un large retentissement ». Émile Henriot dans *Le Monde* : « un livre admirable, plein de talent, d'originalité, d'épaisseur, comme je n'en ai eu depuis longtemps entre les mains ». Enfin, André Maurois dans *Carrefour* : « un livre étrange, symbolique et vaste. L'auteur a un talent puissant, un esprit généreux. L'un de nos grands espoirs ».

Stephen Hecquet dans le *Bulletin de Paris* attaque « Quand on a décidé de réécrire *La Condition humaine* on ne triche pas avec la conjugaison... » relevant toutefois que « Monsieur Gary est l'un de nos rares romanciers d'après-guerre, que ses personnages ont des traits, des couleurs, du relief » et que l'auteur « porte son regard plus haut que la plupart de ses jeunes confrères ». Kléber Haedens est plus critique. « Pour venir à bout des *Racines du ciel*, il faut surmonter la fatigue que donne la répétition implacable des mêmes idées et des mêmes thèmes (pourtant bien simples), répétition qui permet de supposer que Romain Gary n'a pas l'espoir d'être lu par des gens très intelligents ». Il condamne le style et s'indigne qu'on puisse imprimer un livre chargé d'un aussi grand nombre de fautes. Les cinq mille premiers exemplaires des *Racines du ciel* contiennent, en effet, un échantillon considérable d'erreurs de syntaxe ou de conjugaison. Gallimard a sorti le manuscrit trop vite, trop tôt, sans mettre à sa relecture la vigilance de la maison. Gary connaît ses faiblesses mais ne laisse pas toujours à son éditeur le temps de « peigner ses livres ».

Une deuxième édition des *Racines du ciel* après le Goncourt éliminera les plus grosses erreurs mais la polémique est lancée : Gary écrit en mauvais français... L'accusation va le poursuivre jusqu'à son dernier souffle. Gary laisse dire tandis que le public s'emballa : cent mille exemplaires sont vendus en un seul trimestre.

La diplomatie, la politique, la littérature, le Tout-Paris honorent Romain Gary. Dans un discours à Henri Hoppenot, « son très cher ambassadeur », Romain le remercie de ne lui avoir « jamais refusé les loisirs qui lui ont permis d'écrire » et cite l'exemple de Jean Giraudoux qui laissait toujours suspendus à son vestiaire sa canne et son chapeau pour camoufler les absences pendant lesquelles il travaillait à ses livres.

En janvier 1957, Gary reprend la direction du Consulat Général de France à Los Angeles et commence simultanément l'écriture de deux romans : *L'Homme à la Colombe* et *Lady L*. *L'Homme à la Colombe* est publié à l'origine en 1958 sous le pseudonyme de Fosco Sinibaldi et passe largement inaperçu aux yeux des critiques. Gary y condamne sans ménagement cette institution « dévorée par le cancer nationaliste », dans laquelle, de manière relativement commode, on peut « enterrer n'importe quel cadavre, n'importe quelle extermination, n'importe quel esclavage, par l'exercice du veto d'une des grandes puissances ».

L'auteur exerce alors des fonctions diplomatiques qui contrastent avec le ton satirique du roman qui a l'ONU pour cadre.

Il s'agit du premier roman de Gary sous une identité secrète. Il sera publié en février 1984, sous le nom de Romain Gary, par Gallimard qui n'en vend que quelques dizaines d'exemplaires.

Le consul général de France habite Hollywood et jouit d'un grand prestige. On dit de lui qu'il est l'ambassadeur de l'Ouest, les californiens aiment son allure, sa belle tête de cinéma. Il est tout à fait à l'aise au milieu des vedettes, s'amuse, tout en se nourrissant du paysage pour ses livres de demain. Gary aime l'Amérique de Gary Cooper, terre de pionniers et de cow-boys, où les héros sont des self-made men, des shérifs, des prêcheurs Mormons, des incorruptibles, fiers de leur tradition républicaine et de leur liberté.

Aux États-Unis, Gary devient une star. Le célèbre agent de New York, Robert Lantz, gère admirablement ses intérêts : grâce à lui, *The Company of Men* (*Le Grand vestiaire*) et *The Colors of the day* (*Les Couleurs du jour*) sont de grands succès. Quant à *The Roots of Heaven* (*Les Racines du ciel*), publié en 1958, il figure parmi les 10 meilleures ventes de l'année 1960.

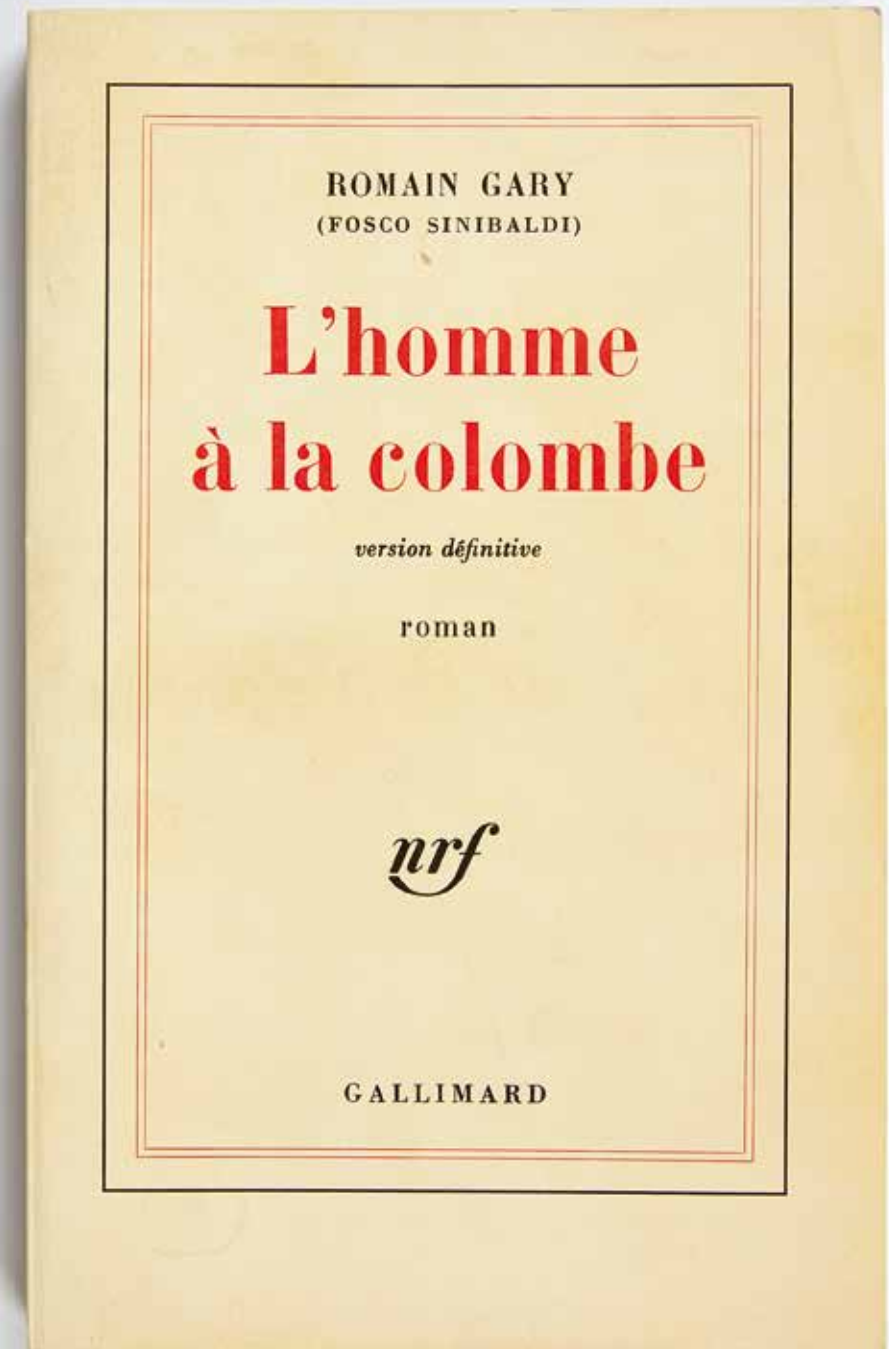
En septembre 1957, Romain Gary vend à Darryl F. Zanuck, patron de la Twentieth Century Fox, pour 135 000 USD, les droits d'adaptation au cinéma des *Racines du ciel* pour réaliser une superproduction avec John Houston, Juliette Gréco, Trevor Howard, Errol Flynn, Orson Wells.

À l'automne 1957 Gary, très actif, donne une série de conférences, en tant que consul général de France, en Arizona et au Nouveau-Mexique. Son supérieur, l'ambassadeur Hervé Alphand, lui écrit : « ce que vous ne m'avez pas dit, mais qui me revient de toutes parts et des sources les plus autorisées, c'est que vous avez remporté dans ces régions difficiles et que l'on croyait peu ouvertes à la politique internationale, un véritable succès. Je vous en félicite et vous en remercie ».

« Ce sont les cinq plus belles années de ma vie », dira Gary « les plus faciles ». Son imagination, fouettée par un air neuf, galope sur plusieurs projets de romans. Ils portent les thèmes, les personnages, les paysages de trois livres à venir : *La Promesse de l'aube*, *Les Mangeurs d'Étoiles* et l'embryon du cycle *Frère Océan*.

En 1958, il écrit une nouvelle version d'*Éducation européenne*, publiée en Angleterre et aux États-Unis sous deux titres différents et par deux éditeurs différents. L'édition anglaise de Cresset Press s'intitule *Nothing Important Ever Dies* et l'américaine chez Simon and Schuster *A European Education*.

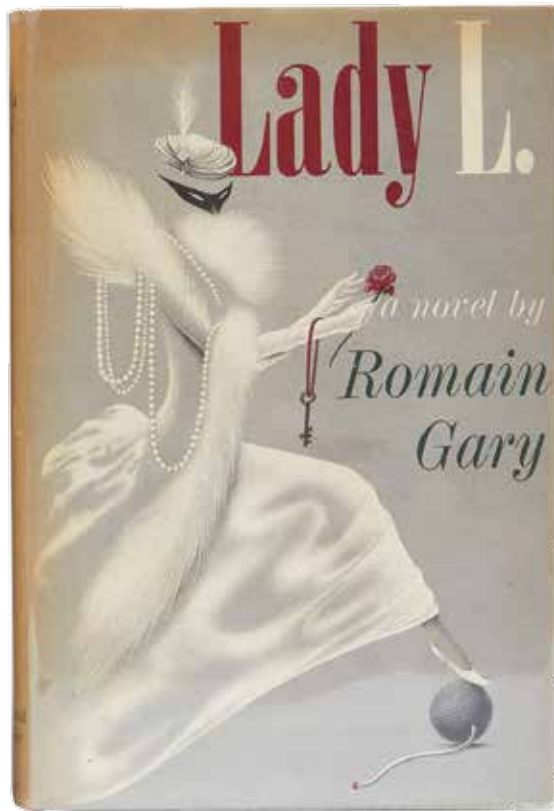
C'est pendant les fêtes de Noël de cette année-là, au cours d'un séjour au Mexique, en compagnie de Lesley, que Gary rédige les 200 premières pages bouleversantes de *La Promesse de l'aube*, dédié à sa mère.



**L'homme à la colombe**

Paris, Gallimard, 2014.

Broché.



**Lady L.**  
New York, Simon and Schuster,  
1958

L'aventure américaine conduit Gary à œuvrer activement pour les intérêts de la France aux États-Unis. Le 1<sup>er</sup> juin 1958, de Gaulle est sorti de sa retraite et a repris les rênes du pouvoir. Gary monte au front avec un article « *The man who stayed alone to save France* » publié en décembre 1958, dans *Life Magazine* et qui est un vibrant plaidoyer pour les valeurs dont le Général fut le héros et que Gary partage.

En 1959, il termine la rédaction d'un roman dont le titre est un clin d'œil à sa femme: *Lady L.* Pour la première fois de sa vie, il écrit en anglais, langue dans laquelle le texte sera publié en 1959 à New York chez Simon and Schuster et à Londres, avant de voir le jour en 1963 en France.

Une nouvelle expérience radicale de l'altérité se développe chez cet auteur polyglotte. Gary écrira désormais certains de ses textes en anglais. « Il les traduira dans un sens ou dans l'autre ou les réécritra à partir de traductions qu'on lui fournit, les aménageant avec soin en fonction des contextes de réception et du goût du public, si bien qu'il s'agit chaque fois de deux romans qui ont une même trame mais qui présentent d'importantes différences de structure et de questionnements. Cette démarche témoigne chez Gary d'un désir de conférer à ses textes des existences plurielles selon les langues dans lesquelles ils sont diffusés ».

En décembre 1959, Lesley et Romain invitent à dîner au Consulat un jeune couple recommandé par un des amis de Gary. La jeune femme a 21 ans, une beauté qui se moque des fards, un prénom androgyne, Jean, qui se prononce Djinn. Elle attire Romain Gary au premier coup d'œil « *Love at First Sight* » disent les Américains.

Entre Gary et Seberg, il y a le premier soir quelques images de légende: une héroïne de Preminger, face à un consul de France, une star rive gauche adorée par Godard et par Truffaut, face à un écrivain Goncourt, une Américaine du Middle West parisianisée, face à un Français un peu trop russe, un peu trop gaulliste, un peu trop juif. Un roman en somme que Gary n'écrira jamais même si Jean prête ses traits à des héroïnes modelées à son image dans *Les Mangeurs d'Étoiles*, dans *Europa* et surtout dans *Chien Blanc*.

Pour la première fois, un amour menace l'équilibre de sa vie. Il met en péril le couple qu'il forme avec Lesley et toute sa carrière diplomatique, car le Quai d'Orsay note assez mal l'adultère surtout quand il est affiché. Jean part, elle dit adieu à Gary et s'envole pour Paris. La France fête Jean Seberg.

À Los Angeles sans elle, Romain Gary écrit à 46 ans, dans une trame concentrée sur les souvenirs d'un amour qu'il va rendre immortel. Son héroïne est sa mère. Il peut enfin raconter l'histoire de sa vie et le roman de Roman Kacew.

1960 est avant tout pour Gary, l'année de la publication de *La Promesse de l'aube*. Romain Gary fait le récit de son enfance et de sa jeunesse auprès de sa mère, ancienne actrice russe, portée par un amour démesuré et une foi inconditionnelle en son fils. Sous la plume de l'écrivain, Nina est « une femme surprotectrice, une mégalomane patentée qui est à l'origine de la passion de son fils pour le récit et la mystification ». Elle est celle qui a le courage de refuser le réel avec une telle force que Gary la suivra toujours dans cette voie. Grâce à une volonté sans pareille, elle pousse son fils à devenir joueur de tennis, violoniste et diplomate... « Tu seras un héros, tu seras général, ambassadeur de France » s'emporte-t-elle. Nina croit en tous les possibles et impulse chez son fils un dynamisme premier qui sera le garant de sa volonté de créer et de se créer inlassablement comme Lady L..., Gengis Cohn ou comme l'écrivain caméléon qui déploie ses identités et ses pseudonymes.

Ce désir « d'ouvrir l'être à l'infini deviendra peu à peu le principe esthétique moteur de toute l'œuvre de Gary ». Il relate aussi ses amours de jeunesse et sa venue à l'écriture.

Quelques jours après Jean, Gary part pour Paris, officiellement pour la sortie de son roman. Très vite, Jean et Romain s'installent ensemble.

*La Promesse de l'aube* paraît la première semaine de mai 1960, aux éditions Gallimard, collection Blanche.

Claude Roy fait les éloges de *La Promesse de l'aube* dans *Libération*. Matthieu Galey, qui détestait Gary qui le lui rendait bien, considère *La Promesse de l'aube* comme un « ouvrage manqué... Un pieux tribut d'un fils à celle qui l'a élevé, et tâchons de ne pas juger au point de vue de la littérature... ». Émile Henriot qui n'avait pas aimé *Le Grand vestiaire* mais avait loué *Les Racines du ciel*, encense *La Promesse de l'aube* sur huit colonnes dans *Le Monde* « un livre de premier ordre, auquel aucun lecteur ne pourra rester insensible, irritant ou gênant parfois, caricatural, excessif, à la fin profondément émouvant... ».

Le livre connaît un certain succès public. Il s'en vend 91 000 exemplaires dans les premiers mois.



En 1961, l'adaptation de *La Promesse de l'aube* est créée à Broadway sous le titre « First Love ». Le roman sera porté à l'écran, quelques années plus tard, en 1970, par Jules Dassin dans une adaptation qui trahira le texte et scandalisera Romain Gary.

Tandis que *La Promesse de l'aube* est couronné de succès, Gary est en difficulté au Quai d'Orsay où, en dépit de la qualité de son travail, Maurice Couve de Murville, ministre des Affaires Étrangères, ne l'apprécie guère. Gary se résigne à demander sa mise à disposition pour dix ans et l'obtient en 1961. À la fin des années 70, il fera une demande de réintégration à laquelle le Quai d'Orsay répondra défavorablement.

En 1961, Romain Gary donne naissance à un second roman en anglais: *The talent Scout* qui, achevé en quatre semaines, deviendra quelques années plus tard en français *Les Mangeurs d'étoiles*. Lorsque le roman est publié à Londres, il est présenté comme une production d'un certain John Markham Beach. Or il ne s'agit pas d'une traduction et ce John Markham Beach, qui se serait également chargé de la transposition en anglais de *La Promesse de l'aube*, n'est qu'un pseudonyme de plus à l'actif de l'écrivain. Ce dernier multipliant les masques et brouillant les pistes, s'interroge déjà sur son identité dont l'apogée correspondra à la création d'Émile Ajar, à la fin de sa vie.

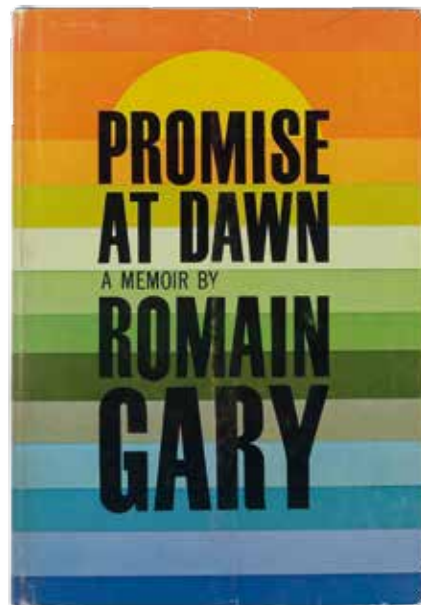


### La Promesse de l'aube

Paris, Gallimard, 1960.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 80 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, SECOND PAPIER APRÈS 20 SUR VÉLIN DE HOLLANDE.

Broché, non coupé. Sous étui-chemise signé elbel libro.



### Promise at dawn

New York, Harper and Brothers, 1961

Toujours en 1961, Romain Gary rapporte des États-Unis le manuscrit d'une pièce en deux actes, écrite en toute hâte: *Johnnie Cœur*, dont l'action est à la fois inspirée de *Tulipe* et de *L'Homme à la Colombe* et qu'il présente comme « un poème satirique de l'Occident ».

Publiée le 29 septembre 1961 aux éditions Gallimard, la pièce *Johnnie Cœur* est créée au théâtre de la Michaudière, le 10 septembre 1962, par François Perrier.

« Johnnie, le personnage central est un jeune idéaliste américain qui veut sauver le monde. Il décide de simuler, comme *Tulipe*, une grève de la faim afin d'exploiter le cynisme des médias. Dans un monologue provocateur, Grinberg, un journaliste sans illusion, venu l'interviewer, déclare que l'es-croquerie et l'autodérision sont des armes au regard desquelles l'indignation vertueuse est vaine ». L'ensemble de la critique accueille le spectacle par des sarcasmes. Pour Jacques Lemarchand du Figaro Littéraire « *Johnnie Cœur* est une pièce mal faite, je ne reconnais pas l'écrivain de *La Promesse de l'aube* dans ce fatras sarcasto-lyrique, cette prétentieuse barbouillade ». Pour Paul Morelle « la technique de M. Romain Gary est infantile, son humour pesant, sa fantaisie laborieuse, sa légèreté éléphantique, sa faconde complaisante ». C'en était fait de la carrière de dramaturge de Romain Gary. Toutes ses tentatives ultérieures de faire jouer ses pièces seront vouées à l'échec.



### Johnnie Cœur

Paris, Gallimard, 1961.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 35 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL, SEUL GRAND PAPIER.

Broché, non coupé. Sous étui-chemise dans une matière écaille.

En mai 1962, Romain Gary publie chez Gallimard *Gloire à nos illustres pionniers*, qui est un recueil composé de 16 nouvelles dont il disait avoir trouvé le titre dans « *Les promenades sentimentales au clair de lune* de Sacha Tsiotchikine ». En réalité, l'écrivain cité est une pure création de Romain Gary. L'ouvrage ouvre sur « *Les oiseaux vont mourir au Pérou* » et se termine par « *Gloire à nos illustres pionniers* ». Certaines nouvelles, comme *Citoyen pigeon*, comptent parmi ses premiers écrits encore signés Roman Kacew. *Le Luth* avait été initialement publié à la Table Ronde sous un autre titre, *Ainsi s'achève une journée de soleil*. C'était ce récit qu'un esprit malveillant avait disposé sur le bureau de Jean Chauvel et qui avait valu à Romain Gary sa disgrâce à Londres. Tiré à 11 000 exemplaires, Gallimard ne vend que la moitié du stock.

Quelques critiques regrettent de déceler dans ces nouvelles un pessimisme irrémédiable, une totale noirceur. Pierre Henri Simon dans *Le Monde* ajoutait que « s'il résistait au pessimisme stérile » de Romain Gary, il admirait en lui l'écrivain. *Gloire à nos illustres pionniers* « contient des récits parfaits où l'on sent surtout le conteur qui se ravit lui-même du plaisir de conter ».

En avril 1963, Romain et Jean quittent Paris pour quatre mois, pour tourner aux États-Unis sous la direction de Robert Bresson. Le moment agréable de ce séjour aux États-Unis est l'invitation à dîner à la Maison Blanche que Romain Gary et Jean Seberg reçoivent de John Fitzgerald et Jacqueline Kennedy un soir du mois d'août pour le lendemain.

Romain Gary et Jean Seberg se marient en octobre 1963. Leur fils, Alexandre Diego, naît le 26 octobre 1963 d'après son acte de naissance ou, plus probablement, le 17 juillet 1962 à Barcelone. Comme son père, Diego est plongé dès sa naissance dans l'aléatoire des calendriers.

En 1963 paraît la version française de *Lady L.* que Gary avait écrite en anglais en 1959. À cette occasion, Gary est son propre traducteur et en profite pour réécrire entièrement son roman pour mieux rendre en français le côté terroriste de l'humour anglais.

*Lady L.* est une vieille dame de la gentry britannique qui raconte à l'un de ses amis, Sir Percy Rodimer, son passé sensuel et tumultueux. Avant d'épouser un grand nom de la Couronne, elle a eu pour amant un anarchiste français et elle a participé à ses côtés à quelques actions d'éclats illicites. *Lady L.* est ravissante, capricieuse, un peu folle et cache sous sa frivolité une volonté terrible, souvent vindicative. Elle se venge de l'infidélité de son amant de la manière la plus cruelle et la plus comique. *Lady L.*, c'est Lesley bien sûr, avec ses crises, ses bouderies, sa rancœur, et sa jalousie de tigresse.

*Lady L.* est de tous les romans de Gary, le préféré du général de Gaulle « votre roman *Lady L.*, c'est très fort, j'y vois, porté par un magnifique talent, un prodige d'humour et de désinvolture. Quelle chance est la vôtre, qu'il y ait des Anglais. Mais cette chance, comme vous la méritez. »

Si *Lady L.* fait un triomphe aux États-Unis, il ne fait en France qu'une carrière très honorable avec 71 000 ventes. Gary ne s'en étonne pas : « j'ai l'impression que je serai toujours pour les Français un outsider comme Conrad en Angleterre ».

Gary vend les droits cinématographiques de *Lady L.* à la Métro Goldwyn Mayer pour 100 000 USD pour un film de Peter Ustinov, avec un budget colossal, une distribution éblouissante, Sofia Loren, David Niven, Paul Newman, Claude Dauphin, Philippe Noiret, Michel Piccoli.



**Hissing Tales**  
New York, Harper & Row Publishers,  
1964.

### **Gloire à nos illustres pionniers. Nouvelles.**

Paris, Gallimard, 1962.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 20 EXEMPLAIRES DE TÊTE NUMÉROTÉS SUR VÉLIN DE HOLLANDE VAN GELDER.

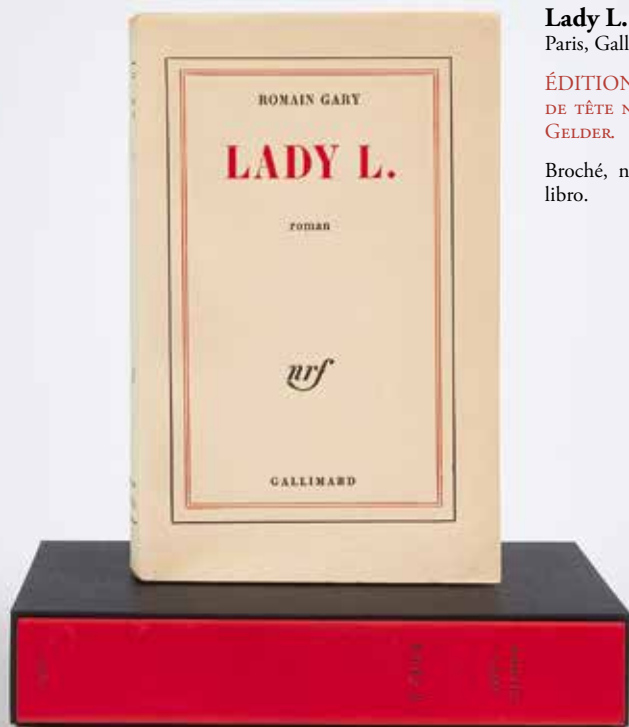
Broché, non coupé. Sous étui-chemise signé elbel libro.

À cette époque, Jean impose à leur couple le rythme de la vie d'artiste. Romain Gary accompagne sa femme sur ses différents lieux de tournage. Il a besoin d'elle, de sa jeunesse, de sa beauté qui flatte sa virilité et calme un peu son exigence terrible de séduction. Voilà donc Gary chasseur d'images partout où il escorte Jean. Il assiste aux tournages et corrige parfois sur le vif certaines de ses répliques.

À partir de 1965, le couple partage sa vie entre Paris et Majorque où il a acheté une propriété.

En 1965, le romancier entreprend d'organiser son œuvre en cycles comme l'avait fait Albert Camus. Deux d'entre eux sont planifiés : *La Comédie Américaine* et *Frère Océan*.

Le premier cycle regroupe deux romans antérieurs qui ont été écrits en anglais, mais qui ne sont pas encore parus en France : *Les Mangeurs d'étoiles* (1966) traduction française de *The Talent scout* (publié en 1961 aux États-Unis), présenté comme le premier volume du cycle *La Comédie américaine*. Dans toute l'Amérique Centrale et aussi dans les Andes, les hommes se maintiennent en vie en se nourrissant de substances hallucinogènes. On les appelle « les mangeurs d'étoiles ». L'action du

**Lady L.**

Paris, Gallimard, 1963.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 20 EXEMPLAIRES DE TÊTE NUMÉROTÉS SUR VÉLIN DE HOLLANDE VAN GELDER.

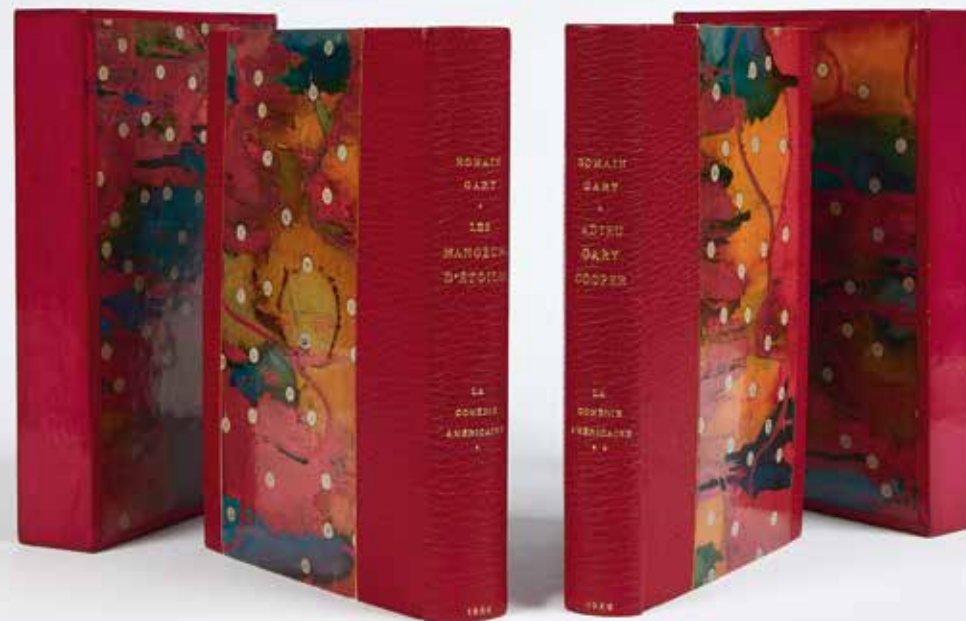
Broché, non coupé. Sous étui-chemise signé elbel libro.

roman se situe au Pérou, sous le règne d'un dictateur primitif et cruel. Il s'agit d'une puissante fable politique qui dénuce les impulsions essentielles et à l'œuvre dans les arcanes du pouvoir. Une jeune américaine, inspirée de Jean Seberg se consume à force d'un idéalisme qu'elle croit pouvoir satisfaire grâce à son fiancé José Almayo, dictateur sud-américain également assoiffé d'idéal qui a une idée fixe : trouver dans le monde du cirque l'artiste absolu qui exaucera ses aspirations. Romain Gary signe un de ses romans les plus profonds et également les plus prenants qui s'avère quasi-philosophique.

*Adieu Gary Cooper*, traduction de *The Ski Bum*, littéralement « Le clochard à ski », paru aux États-Unis en 1965, est le deuxième volet de cette comédie de l'idéal trahi. Le lecteur y suit les aventures d'un groupe de jeunes gens qui ont fui la guerre du Vietnam et la société de consommation. Parmi eux, il y a Lenny, à qui l'idée d'être enfermé dans l'histoire est insupportable, si bien qu'il se réfugie en Suisse pour faire du ski « à 2000 m au-dessus du niveau de la mer ». Le roman brosse le portrait d'une génération née trop tard, dans un monde trop vieux où l'insouciance avait un nom, Gary Cooper, qu'elle ne peut plus porter : « c'est fini Gary Cooper, fini pour toujours ». « Fini l'américain tranquille, sûr de lui et de son droit qui est contre les méchants, toujours pour la bonne cause ». Maintenant, « c'est le Vietnam, les universités qui explosent et les ghettos noirs. Ciao Gary Cooper ».

Le second cycle, *Frère Océan* regroupe, quant à lui, trois textes : le premier est *Pour Sganarelle*, le plus gros livre, 476 pages, qui paraît le 10 octobre 1965 et que Romain Gary conçoit comme une préface à deux romans qui suivront : *La danse de Gengis Cohn* et *la Tête coupable*.

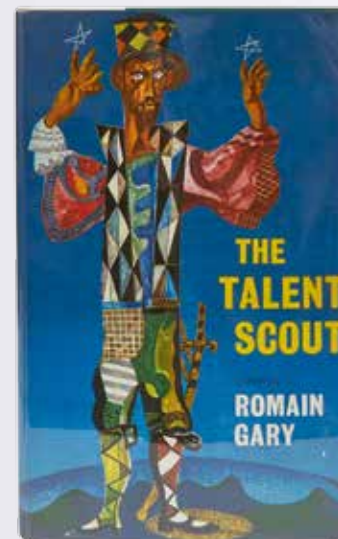
« De décembre 1964 à juin 1965, du Pérou aux Cyclades en passant par Tahiti et la Californie, j'ai vécu une aventure dont je rapporte ici les péripéties intérieures. Mon souci dominant ayant

**La Comédie américaine. Les Mangeurs d'étoiles - Adieu Gary Cooper**

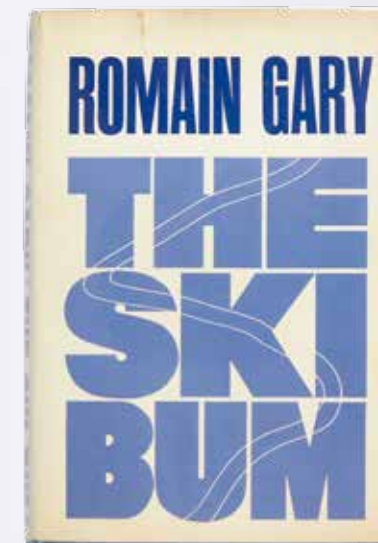
Paris, Gallimard, 1966-1969.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 140 ET 85 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL, SECOND PAPIER.

2 tomes. Sous étuis bordés. Reliure demi-maroquin rouge à bandes. Dos lisse avec date dorée en queue. Plats de papier décorés à la main. Tête dorée. Couverture et dos conservés. Reliure signée H. Gendebien.

**Talent Scout**

New York, Harper &amp; Brothers, 1961.

**The Ski Bum**

New York, Harper &amp; Brothers, 1964.



été la poursuite d'un personnage et d'un roman, je ne pouvais me dispenser de m'empoigner avec quelques théories littéraires et philosophiques que les hommes de ma génération ont vu pousser au bord du chemin... ». Torrentiel et sans retenue, ce pamphlet tire à vue sur le Panthéon des Lettres et n'épargne personne, Franz Kafka, Jean-Paul Sartre, Philippe Sollers, Roland Barthes, Nathalie Sarraute. Aucun ne trouve grâce aux yeux d'un Gary qui s'attire la colère de ses pairs et la réprobation presque unanime de la presse.

En pleine vague « anti », anti-personnage, anti-histoire, Gary proclame sa fidélité à la littérature des troubadours. *Pour Sganarelle* montre dans le conteur d'histoire un penseur capable d'analyser non seulement la technique mais aussi le sens de son art. À travers l'œuvre de Proust, de Tolstoï notamment, il conduit le lecteur dans un merveilleux périple dans les arcanes de la création.

C'est la seule fois où Gary, passant outre sa vocation de romancier, donnera sa définition de l'art, de la culture et du roman. Résolument à contre-courant, il croit en la magie de son œuvre, en sa puissance et en ses illusions. Il aime rappeler que la littérature est un jeu et l'écrivain un enchanteur capable de faire surgir de la forêt des singes ou des désirs. Il écrit *Pour Sganarelle*, « au nom de la liberté de créer », au nom d'une littérature qui ne peut être à ses yeux que « l'expression totale, originale, inimitable d'un individu dont l'art ne saurait se gêner de rien, surtout pas de snobisme ». C'est un livre d'amour passionné, qu'il achève à Los Angeles dans le vent du grand large.

La même année, Romain Gary séjourne en Pologne avec Jean Seberg et il visite le quartier reconstruit sur l'emplacement du ghetto entièrement rasé après l'insurrection d'avril/mai 1943. Ce séjour bouleverse l'écrivain qui n'a jamais entretenu un rapport simple et pacifié avec sa judéité. Dérobades, retournements, erreurs concertées sur ses origines et ignorances feintes ont rythmé ses relations avec elle.

En mettant en pratique son programme romanesque, Romain Gary se lance à son retour dans l'écriture de *La danse de Gengis Cohn*, deuxième tome de la trilogie *Frère Océan*, découvrant qu'il héberge cette part insoupçonnée de lui-même (sa judéité). Du personnage de Gengis Cohn... c'est moi ».

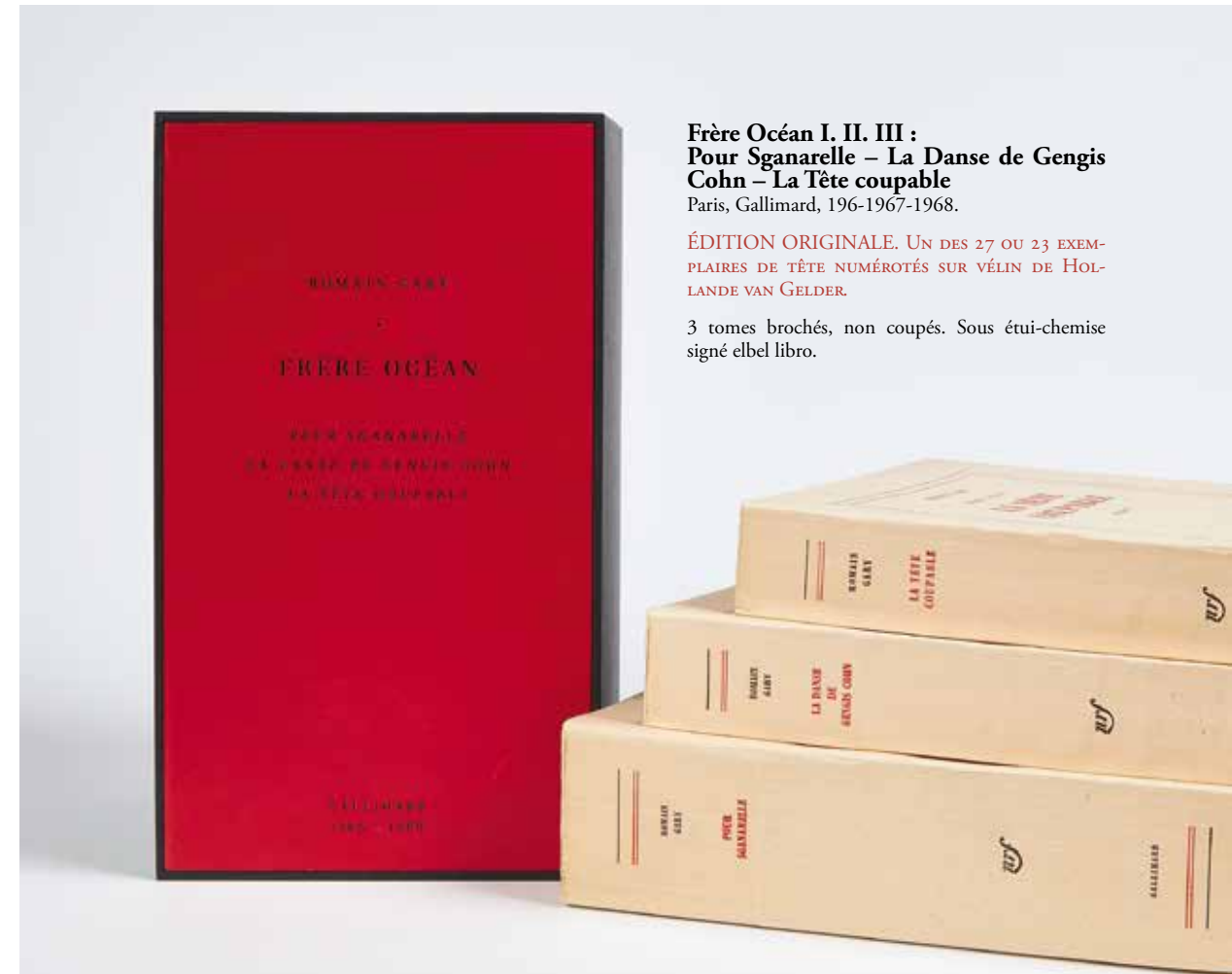
L'héroïne est une allégorie de l'humanité. Elle emprunte à Lady Chatterley sa noblesse, sa beauté et son garde-chasse qui lui-même personnifie la mort. Le véritable héros est un esprit : l'âme de Gengis Cohn, comique juif que le SS Schatz a exterminé pendant la guerre et qui est devenu son Dibbook (démon de la tradition juive qu'on ne chasse qu'à coups d'exorcisme). *La Danse de Gengis Cohn* annonce dès lors tout un pan de notre littérature qui fera renaître l'identité et la mémoire juive sur un mode hystérisé et irrévérencieux, avec *La place de l'Étoile* de Modiano, *La dispersion* de Doubrovsky et *La disparition* de Pérec.

Publié en juin 1967, ce roman est incompris et reste méconnu en France, alors qu'aux États-Unis, *The Dance of Genghis Cohn*, dont Gary écrit la version anglaise, rencontre un grand succès un an plus tard. André Malraux écrit pour la jaquette américaine que ce livre est « une des très rares contributions de notre temps à la littérature comique ». Cependant, certains trouvent de mauvais goût, vulgaire et déplacé de traiter une telle tragédie sur le mode de la farce. Les journaux Israéliens confirment que Gary « œuvre pour la mémoire de la Shoah ».

Au cours de l'été 1966, une image l'obsède : en Amérique du Sud, celle d'une immense plage déserte, près de Lima peuplée de milliers d'oiseaux morts, racontée dans *Les oiseaux vont mourir au Pérou*. Cette nouvelle est la première nouvelle de l'ouvrage, *Gloire à nos illustres pionniers*, publié en 1962 et qui, traduite, a reçu en 1964, aux États-Unis, « Le prix de la meilleure nouvelle de l'année ».

Gary décide alors de construire et de mettre en scène autour de Jean Seberg, le film qu'il ambitionne de tirer de cette nouvelle. Jean sera Adriana, une jolie jeune femme abordée par un groupe d'individus avec qui elle s'abandonne sur une plage. Son mari part à sa recherche : il a décidé de tuer cette épouse frigide et nymphomane.

En France, à sa sortie en 1968, la commission de censure interdit dans un premier temps le film. Aux États-Unis, il est le premier film suivant les normes de la Motion Picture Association of America, à mériter la catégorie X. Il fera « un four » en France et en Amérique et ne sera bien accueilli qu'en Suède et surtout en Allemagne. Le film blesse Jean et choque en elle sa pudeur et aussi son amour, même si elle peut admirer Romain et accepter de jouer dans le deuxième film qu'il écrira spécifiquement pour elle « Kill ».



**Frère Océan I. II. III :  
Pour Sganarelle – La Danse de Gengis  
Cohn – La Tête coupable**

Paris, Gallimard, 196-1967-1968.

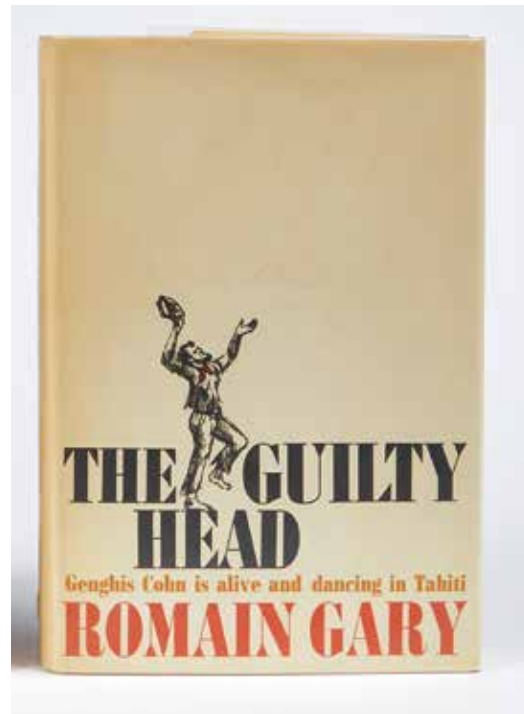
ÉDITION ORIGINALE. UN DES 27 OU 23 EXEMPLAIRES DE TÊTE NUMÉROTÉS SUR VÉLIN DE HOLLANDE VAN Gelder.

3 tomes brochés, non coupés. Sous étui-chemise signé elbel libro.

La publication en 1968 de *La tête coupable*, le troisième volume du cycle *Frère Océan*, donne toute sa mesure au roman à identités multiples. Gary utilise comme toile de fond Tahiti et s'inspire de récits sur la vie de Gauguin. Son frère s'appelle Cohn comme dans *La Danse de Genghis Cohn*. À la fois roman d'amour, policier et d'espionnage, ce roman est aussi la critique d'une certaine forme de tourisme, de la course à l'armement entre les principales puissances du monde et une réflexion sur la peinture et la religion. Le roman présente une galerie de personnages hauts en couleur qui permettent à Gary d'utiliser des scènes comiques pour parler de choses sérieuses. En 1969, est publié *The guilty head*, traduction américaine de *la Tête coupable*.

Grâce à sa performance dans *Les Oiseaux vont mourir au Pérou*, Jean Seberg, après une carrière en France, devient à trente ans une star hollywoodienne. Elle signe des contrats pour les deux années à venir. Riche, célèbre, indépendante, Jean se détache du couple qu'elle forme avec Gary qui s'essouffle à la rejoindre. Ils se séparent à l'automne et décident de divorcer. Jean star au Zénith, s'engage corps et âme dans la lutte antiraciste. Comme Jane Fonda ou Marlon Brando, elle prend place parmi les acteurs milliardaires militants de gauche qui combattent à la fois les ghettos noirs, la guerre au Vietnam et contre une politique « bourgeoise » de l'Amérique blanche. Gary, du haut de sa philosophie, ne cesse de mettre Jean en garde contre les dangers et le ridicule de « l'acteur engagé ». Au cours d'une réunion de collecte de fonds pour les pauvres Noirs, il traite Marlon Brando de « caniche de salon qui pisse sur le tapis ».

L'engagement de Jean est profond et date de son enfance. Devant l'injustice et la souffrance, aussitôt révoltée, elle part en croisade. Le cirque américain exaspère Gary. Lui-même ne se sent ni Blanc ni Noir, il ne veut prendre parti pour aucune race. Pour Gary, « seul l'Homme, c'est-à-dire l'être



**The Guilty Head**  
New York, World Publishing  
Company, 1969.

**Chien blanc**  
Paris, Gallimard, 1970.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 23  
EXEMPLAIRES DE TÊTE NUMÉROTÉS SUR  
VÉLIN DE HOLLANDE VAN GELDER.

Broché, non coupé. Sous étui-chemise  
signé elbel libro.

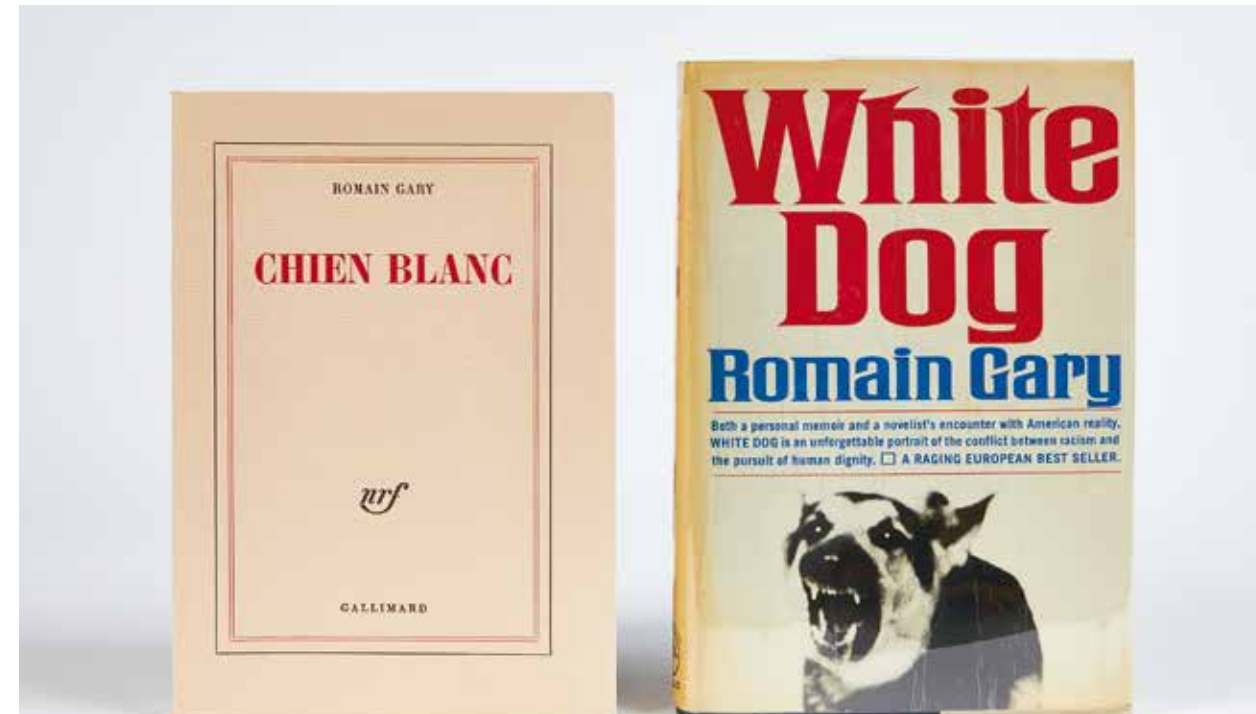
**White Dog**  
New York, World Publishing  
Company, 1970.

humain sans différence de sexe ou de peau, vaut la peine d'un combat ». Mais personne, pas même lui, ne peut changer Jean Seberg. Lancée dans sa mission, elle ne sait être avare, ni de sa fortune, ni même de sa vie. Aux États-Unis, elle se lie avec les Panthères Noires qui font trembler l'Amérique. C'est la violence qui pénètre dans la vie de Jean et dans l'œuvre de Gary. Toute une jeunesse, celle de 1968, croit à la paix, à l'amour, aux messages des gentils vagabonds aux cheveux longs et aux yeux rêveurs, à la révolte contre la misère. Les Panthères Noires répliquent par les armes là où les hippies répondent par le miel.

En mars 1970, *Chien blanc*, une « analyse sans précédent dans la littérature française d'une société américaine à l'avant-garde de la névrose », est née de ces événements.

Ce conte cruel et magique, en grande partie autobiographique, nous fait pénétrer dans le foyer du couple que forment Jean Seberg et Romain Gary à Los Angeles. Gary y mêle son expérience des mouvements noirs à l'histoire tragique de Batka, un berger allemand qu'il a recueilli. Celui-ci a un travers dont il ne démord pas : C'est un « chien blanc » victime de l'éducation américaine, prodiguée par la police pour attaquer les Noirs, quand ils se présentent. Gary n'a jamais cru à l'irréversible et au déterminisme, fussent-ils acquis. Il confie donc l'animal à un dresseur noir pour le rééduquer. Le succès distillera sa tragique ironie, « que le chien était bien récupérable », le dresseur a fait de lui un chien noir prêt à se jeter sur le moindre blanc.

Il est d'abord publié en feuilleton dans *Life* puis chez son éditeur américain World publishing Company et enfin chez Gallimard en mars 1970. Jean Seberg refuse toutes les interviews à propos de *Chien Blanc* lorsqu'il paraît en français traduit par Gary lui-même.



Écœuré par la naïveté destructrice de sa femme, Gary cherche à s'éloigner et accepte l'offre de Travel and Leisure pour réaliser un grand reportage en Extrême-Orient, à Honolulu, Manille, Hong Kong, Calcutta, Téhéran, Phnom Penh et Angkor.

Gary ramène de longs récits de voyage. Son séjour en Iran lui inspire un joli et perspicace roman policier, *Les Têtes de Stéphanie*, publié quelques années plus tard, sous le pseudonyme de Shatan Bogat.

Le 1<sup>er</sup> juillet 1970, le divorce est prononcé aux torts réciproques des époux. Ils passent tout l'été ensemble, incapables de briser les liens. « Nous sommes trop proches » confie-t-il au Herald Tribune « pour qu'un divorce puisse nous séparer ».

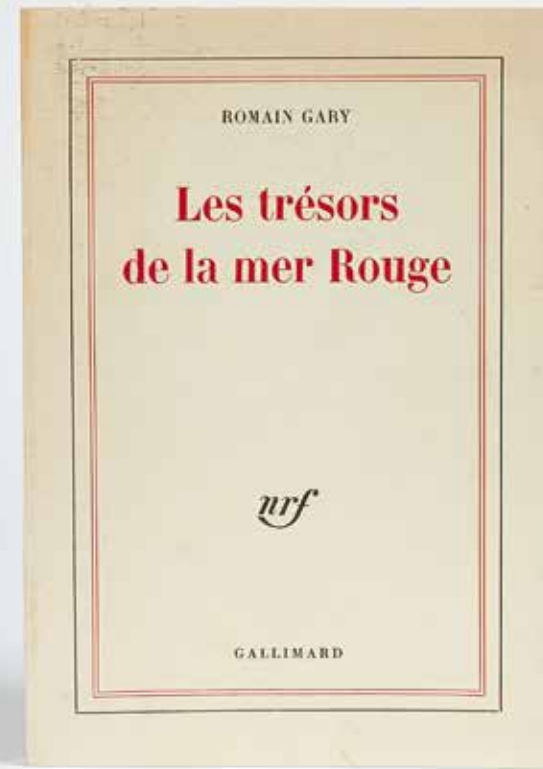
Romain Gary, loin de se reposer dans la gloire qu'il s'est forgée, semble animé par la fièvre des départs, et de caravelles en boeings, il se crée une autre vie d'aventurier solitaire. Pressé de vivre, pour découvrir ce qu'il ne connaît pas ou ce qu'il a perdu, il se livre à son appétit de femmes et de voyages.

Un matin, il s'embarque pour Mexico, un autre, il emmène une jeune romancière à Florence ou s'envole à l'improviste pour Kuala Lumpur. Il écrit des articles pour les magazines américains et en particulier pour Life Magazine et Travel and Leisure. Chaque voyage, même ceux qu'il ne racontera pas, à l'île Maurice ou au Pendjab, est une tentative pour se diversifier, se réincarner et pour vivre à travers les personnages que le hasard lui fait rencontrer. Gary peut se métamorphoser pour incarner des personnages qui ne sont pas « lui ». Pour témoignage, l'extraordinaire diversité des héros de ses romans, issus de tous pays, de toutes races, de tous milieux et qui sont chaque fois lui-même et chaque fois différents. Le talent de romancier de Gary, c'est aussi sa puissance de réincarnation.

En 1970, après avoir sillonné la mer Rouge, Gary se pose six semaines à l'île Maurice. Il rapporte de ce voyage, à la manière de Joseph Kessel, d'Henri de Monfreid ou de Joseph Peyré, une série de courts récits pittoresques et lyriques, construits autour d'un thème central, à la limite du roman d'aventures.

Publiés en feuilleton par France Soir, ces textes sont édités en novembre 1971 aux Éditions Gallimard, sous le titre *Les Trésors de la mer Rouge*. Ce ne sont pas des histoires de pirates, de cargaisons ou de trafics clandestins, Gary va à la rencontre d'hommes oubliés : un ancien de la France libre ayant participé au Putsch d'Alger et exilé à Djibouti, Dominique Ponchardier « le Gorille », Haut-Commissaire de France, une femme médecin qui soigne les lépreux, un pirate de l'air mourant qui avait été son instructeur dans l'aviation anglaise...

Jean continue de fasciner Gary. Elle est la vedette de *Kill*, son deuxième film qui sort en 1972 et qu'il assume, du scénario à la réalisation, avec tous les risques de décevoir son public... (*Kill* veut dire « tuez »). C'est un thriller à l'intrigue complexe, préfiguratrice des *Têtes de Stéphanie*, qui se déroule dans cette Arabie heureuse des Mille et Une Nuits. C'est un film manifeste qui est une protestation affolée contre la drogue. Jean Seberg tient de nouveau le rôle principal, plus redoutable encore que celui d'Adriana dans *Les oiseaux vont mourir au Pérou*. C'est celui d'une bourgeoise étouffée par l'ennui et qui plonge dans la violence armée. À une sexualité qui avait choqué, alors même qu'elle était empreinte de poésie, Gary préfère cette fois quelque chose de plus spectaculaire et obscène : la violence. Nue, hyperbolique, haletante, Jean agresse le spectateur qui voit défilier les viols et les assassinats dans une enquête sur des meurtres de proxénètes et de trafiquants de drogue.



### Les trésors de la mer Rouge

Paris, Gallimard, 1971.

ÉDITION ORIGINALE DONT IL N'A PAS ÉTÉ  
TIRÉ DE GRANDS PAPIERS.

Broché, sous étui-chemise.

Pour Gary, Seberg retrouve sa beauté, son éclat de star. Elle est encore superbe dans ce film, mais c'est peut-être la dernière fois. Elle a dans Gary une « totale confiance » qui, au-delà de tout, demeure son mentor, et de toute façon, son ami.

*Kill* est interdit en Angleterre, et absent des salles aux États-Unis. Le film reste très peu de temps à l'affiche en France. C'est « un gigantesque flop et un navet majuscule » pour Yvan Andouard, « un film extrêmement putassier » pour le Canard Enchaîné.

*Kill* rassemble sa colère inassouvie depuis *Chien Blanc*, colère exacerbée par sa propre histoire et par le drame de Jean. Jamais Gary n'aura obtenu critique aussi unanime contre lui, personne en France n'aime *Kill*. Les deux films réalisés par Romain Gary mettent en scène une force d'ombres, de fiel et de terreur. Les romans, eux, n'en paraissent que plus lumineux, dégagés de cette obscurité.

Entre de nombreux déplacements, Romain Gary réside rue du Bac où il a comme secrétaire Martine Carré qui sera pendant un temps sa maîtresse.

Il séjourne régulièrement à Majorque où il a en tête un nouveau roman ambitieux *Europa*. Pressé d'écrire, pour venir à bout de l'œuvre qu'il porte en lui, il travaille en parallèle sur *Les Enchanteurs* pour enchaîner très vite sur un troisième puis un quatrième roman, comme un de ces forçats de la plume qui écrivent sous l'urgence d'un démon pire que l'éditeur ou le besoin d'argent, démon qui fait d'eux des bagnards de leur propre création. Gary est un de ces damnés.



*Europa*, publié en avril 1972, est certainement l'un des romans les moins connus de Gary, alors qu'il s'agit, pour certains qui ont pris la question européenne à bras le corps, de l'un des plus importants.

Ce texte est une méditation délirante d'angoisse, sur la fin de l'Europe des Lumières, venue avec la barbarie du xx<sup>e</sup> siècle et les camps de concentration. Bien que le romancier ne cherche plus à organiser son œuvre en cycle, ce récit donne une nouvelle impulsion au thème des identités multiples, en le transformant en principe générateur de l'intrigue.

Dans ce texte, Gary fait un choix paradoxal pour qui a lu sa diatribe contre le Nouveau Roman dans *Pour Sganarelle*. Il emprunte à Robbe-Grillet sa technique narrative qui consiste à faire revenir des scènes en les modifiant insensiblement.

L'action du roman se déroule à Rome dans un palais italien. On ne sait jamais si on est dans une narration d'événements réels ou dans le rêve délirant d'un des personnages et en particulier du héros principal.



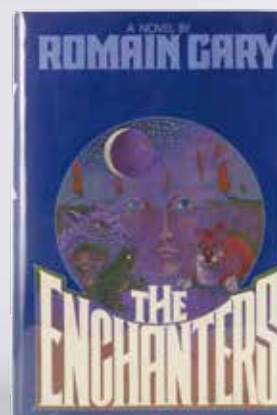
### Europa

Paris, Gallimard, 1972.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 25 EXEMPLAIRES DE TÊTE NUMÉROTÉS SUR VÉLIN BLANC DE HOLLANDE.

In-8 monté sur onglets. Sous chemise et étui gainés du même box gris. Champ mosaïqué de deux grandes portions de disques se rencontrant, l'un de requin brun, l'autre d'éléphant terre de Siègne, bordés de veau gris, doublure bord à bord de même box avec une pièce de requin mosaïquée au contreplat supérieur et une pièce d'éléphant mosaïquée au contreplat inférieur reprenant chacune la forme des mosaïques de veau de chaque plat, gardes de japon brun. Non rogné. Couverture et dos conservés. Reliure signée H. Liesen, 2019.

**Europa**  
New York, Doubleday, 1978.



### The Enchanters

New York, G.P. Putnam's Sons, 1975.



### Les Enchanteurs

Paris, Gallimard, 1973.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 20 EXEMPLAIRES DE TÊTE NUMÉROTÉS SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE.

In-8 monté sur onglets. Sous chemise et étui gainés du même box gris perle. Reliure peau de requin de tons gris bleuté, trois disques de loup de mer argenté mosaïqués sur la moitié extérieure des plats, auteur et titre à l'oeser blanc formant deux blocs sur les plats, dos lisse, doublure de box gris perle comportant un disque de loup de mer mosaïqué au contreplat supérieur, gardes de japon gris. Non rogné. Couverture et dos conservés. Reliure signée H. Liesen, 2018.

*Europa* est un roman dans lequel Gary a livré beaucoup de sa propre histoire et de sa vie antérieure. Le héros, Danthès, « homme d'une immense culture », ambassadeur de France, victime d'hallucinations et basculant dans la schizophrénie, est son double. Nombre de phrases sont des allusions à peine déguisées à son roman familial que seuls les initiés peuvent comprendre. Certains passages évoquent ses fantasmes, fantômes qu'il a bien souvent réalisés. Par exemple, avoir une relation avec une mère et sa fille. L'ouvrage suscite quelques réserves parmi les critiques.

En 1973, il publie aux États-Unis, chez Putman une nouvelle *The Gasp* sur le péril des armes nucléaires tombées entre les mains des régimes totalitaires et belliqueux. Elle reçoit un très bon accueil aux États-Unis mais tout va si lentement chez l'éditeur que le livre ne sortira en France qu'en 1977, sous le titre *Charge d'âme*. Roman de science-fiction, il apparaît aux lecteurs aussi bien qu'aux critiques comme une fantaisie futuriste, un western nucléaire. C'était en fait une œuvre visionnaire qui ressemble beaucoup à la réalité du xx<sup>e</sup> siècle.

En mai 1973, il publie chez Gallimard *Les Enchanteurs*. Dans ce roman, l'un des plus accomplis de son œuvre, Gary raconte le plus merveilleux des voyages à travers la Russie perdue de son enfance en se jouant du temps et du mystère.

Il livre un conte pour adulte ou plutôt pour l'enfant qui se cache derrière chaque adulte. Les personnages principaux du roman appartiennent à une famille de saltimbanques vénitiens, les Zaga, des faiseurs de rêve, des combattants de l'imagination, comme les romanciers tels que Gary les conçoit. Le narrateur, Fosco Zaga est un vieillard sans âge. Il prétend qu'il vit depuis plus de 200 ans et que sa longévité vient de son amour pour la Teresina, la jeune et jolie épouse de son père. Ce conte annonce le déclin de l'aristocratie et la bataille de ces enchanteurs contre la réalité.

*Les Enchanteurs* rencontre un succès critique avec moins de polémiques que lors des précédents romans de Romain Gary comme si les journalistes s'étaient usés à le lire depuis bientôt trente ans. Claudine Jardin écrit dans *Le Figaro* « Gary est bien cet illusionniste qui demande à sa plume davantage sa propre joie, que le bonheur des hommes, en préférant la fiction au pamphlet. Nous sommes encore nombreux à lui en savoir gré ».

Annette Colin-Simard loue les qualités du roman : « avec *Les Enchanteurs*, Gary nous comble. Toute magie ressuscitée, il se montre aussi seigneur en son métier que les saltimbanques vénitiens dont il nous conte l'histoire... un livre si dense et si riche qu'il gagne encore à être connu ».

Le 3 mai 1974, *Les Têtes de Stéphanie*, un thriller original, paraît en France. C'est pendant l'été 1971, alors qu'il travaille sur *Europa*, que Gary a l'idée d'écrire un roman d'aventures sous un nouveau pseudonyme, conçu comme l'impulsion première destinée à déclencher d'autres vies et d'autres œuvres. Ce fantasme de la transfiguration est à l'origine du projet. Il s'en ouvre à Claude et Robert Gallimard qui lui garantissent le secret.

Le romancier crée alors un écrivain fictif Shatan Bogat (qui signifie en russe « Satan le riche ») avec une biographie romanesque. Cet américain vit en Inde, il a été journaliste et il a reçu le prix Dakkan qui n'existe pas et ce dont personne ne s'avise, pour un roman lui-même fantôme « *Seven years in fire* ». Il lui attribue la paternité d'un manuscrit qu'il transmet aux Éditions Gallimard. Le manuscrit de Shatan Bogat est rédigé en anglais et c'est Gallimard qui est chargé de le faire traduire.

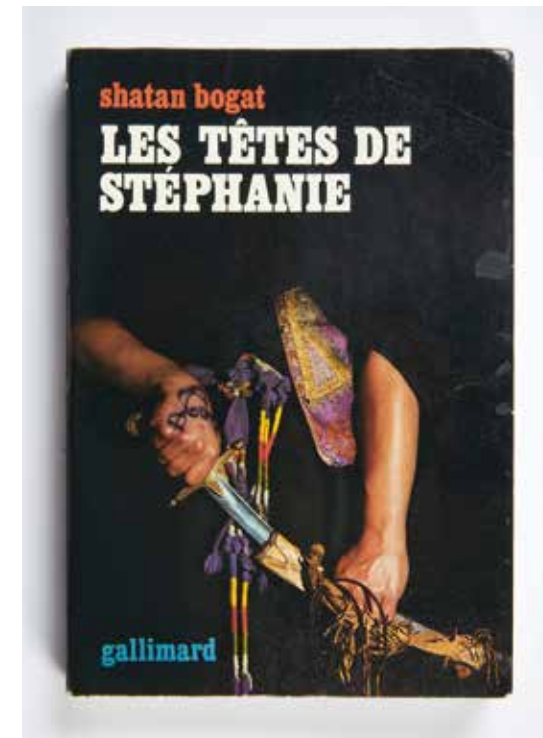
Shatan Bogat n'est pas satisfait de la traduction. Comme il l'a fait par le passé, Gary remanie le texte en choisissant une nouvelle traductrice imaginaire, Françoise Lovat.

S'il avait déjà endossé le masque du traducteur de ses propres œuvres avec John Markham Beach, c'est la première fois qu'il double la mise en tenant tous les rôles, faux auteur et faux traducteur, qui en outre porte le nom d'un officier anglais qui lutta contre les Nazis pendant la Seconde Guerre Mondiale.

Stéphanie, mannequin mondialement célèbre, vient faire son charmant métier dans une démocratie du Golfe Persique, où elle reconnaît avec ravissement les couleurs, les parfums chantés par les poètes persans. Pourquoi faut-il que partout où elle passe elle trouve des têtes fraîchement coupées ?

Seul Jean Claude Zylberstein, amateur de romans policiers, a l'intuition que ce roman n'était pas l'œuvre d'un débutant. Il écrit dans *le Nouvel Observateur* : « une réussite majeure, exceptionnelle, dans l'art difficile du Thriller, chef-d'œuvre politique et chef-d'œuvre romanesque. Bogat est un maître. Mais lequel ? c'est aussi un mystère ». Gary révèle la supercherie sur la quatrième de couverture de la deuxième édition *des Têtes de Stéphanie*. « Je l'ai fait parce que j'éprouve parfois le besoin de changer d'identité, de me séparer un peu de moi-même, l'espace d'un livre ».

Incapable d'arrêter ses contorsions identitaires, enivré par le Carrousel des impostures, exalté par la confusion des langues, Gary publie l'année suivante *Les Têtes de Stéphanie* en Angleterre chez Collins sous le titre *Direct Flight to Allah* et il ne le présente pas comme la version originale de Shatan Bogat. Il préfère se livrer à une deuxième pirouette. Le roman est signé d'un certain René Deville. Gary le



### **Les têtes de Stéphanie**

Paris, Gallimard, mai 1974.

Traduit de l'américain par Françoise Lovat.

ÉDITION ORIGINALE DONT IL N'A PAS ÉTÉ  
TIRÉ DE GRANDS PAPIERS.

Broché. Couverture souple illustrée.

fait traduire à partir de la version française, qui est elle-même la traduction de son propre texte rédigé en anglais. L'ouvrage n'est pas seulement un roman d'aventures, c'est aussi « l'œuvre d'un visionnaire » qui a ressenti le violent réveil de l'Islam : l'épidémie de terrorisme. Gary n'est pas un écrivain comme le voit le monde littéraire français mais plutôt un romancier proche de l'école américaine.

Après la séparation d'avec Jean Seberg, la situation de Romain Gary devient plus difficile. Les revenus d'un écrivain ne sont pas aussi importants que ceux d'un acteur de cinéma. De plus, la carrière de Jean décline et c'est Gary qui doit l'assister financièrement, y compris après son mariage avec Dennis Berry, et plus spécialement quand elle est hospitalisée pour une cure de désintoxication. Romain Gary doit donc gagner beaucoup d'argent, c'est-à-dire obtenir les meilleures conditions de son éditeur et écrire comme un forcené. L'aventure de devenir « autre » ne semble plus connaître de limites. En 1973, Romain propose à son ami François Bondy une affaire bien dans sa manière. Son prochain livre sur ses mémoires improvisées prendra la forme d'un entretien fictif avec François Bondy, ami d'enfance de l'auteur, narrant les années où Romain Gary servait dans les Forces françaises libres puis ses débuts dans la carrière de diplomate. François Bondy ne serait qu'un prête-nom et Gary serait intégralement l'auteur des questions et des réponses. Un contrat est signé en décembre 1973, *La Nuit sera calme* paraît au printemps 1974 dans la Collection Air du Temps. Pour la première fois, la tentation de donner un corps à un faux texte aboutit. On a ici le texte et l'expérience d'un dédoublement radical jusque dans sa forme, une conversation où Gary se met à distance de lui-même en soufflant à Bondy des questions parfois importantes et offensives qui semblent le mettre en difficulté et qui en réalité valorisent son esprit d'à-propos, son sens de la répartie.



### La nuit sera calme

Paris, Gallimard, juin 1974.

ÉDITION ORIGINALE DONT IL N'A PAS ÉTÉ TIRÉ DE GRANDS PAPIERS.

Broché. Sous jaquette illustrée. Couverture souple illustrée.

Grisé par ses premières expériences, Gary se met en tête de faire un nouvel essai. Dans la foulée, il donne naissance à un nouvel écrivain, Émile Ajar. Romain Gary déteste l'idée d'être enfermé dans une seule peau, une seule vie et cherche donc, par la voie d'un roman, à être chaque fois un autre, multiplié à l'infini. Dans cette signature d'Ajar aussi neuve que l'était Gary aux premiers temps d'*Éducation européenne*, il y a la tentation d'un nouveau départ, comme une nouvelle jeunesse.

De mars à décembre 1973, Gary écrit *Gros-Câlin*, d'abord intitulé *La solitude du Python à Paris*, un roman burlesque et sombre, sorte de fable sur la solitude, à l'humour triste de Gogol. Son héros et narrateur, Michel Cousin, statisticien, a une caractéristique : il s'attache facilement mais esseulé, il ne trouve pas de répondant chez les autres. À défaut de dénicher l'amour dont il a besoin, il s'éprend d'un python qu'il enlace avec tendresse et qu'il appelle « gros câlin ». Nul hasard si l'œuvre d'Ajar s'anime sous le signe du python, cet animal qui fait peau neuve et dont les mues ponctuent le récit.

Gary écrit ce roman à la main comme son premier livre. Son assistante tape ensuite le manuscrit à la machine tandis que Gary le recopiait au propre de sa main, sur un petit cahier noir de comptable, preuve de l'authenticité de sa création. Il procédera ainsi avec méthode pour chacun des « Ajar ». L'œuvre lui ressemble. On y retrouve sans trop de difficulté sa vision à la fois pessimiste et ironique du monde, son idéalisme et son cynisme. L'œuvre pourtant innove dans le style, quelque part entre Vian et Queneau : jeux de mots, entorses à la syntaxe, à la grammaire et au vocabulaire, mutilations et gags de langage. Gary invente un style neuf, dans le genre parlé, familier mais sans argot, qui éclate en formules cocasses, incongrues, lapidaires.

Pour plus de sûreté et pour éviter cette fois la mauvaise manœuvre qui s'est produite avec *Les Têtes de Stéphanie* dont la manigance a été ébruitée trop tôt, il décide d'agir avec la complicité de Robert Gallimard, seul à être mis dans la confiance. Pour cela, il imagine un scénario assez fantastique : il charge un de ses amis, Pierre Michaut, industriel récemment installé au Brésil, d'adresser le manuscrit de Rio de Janeiro à la rue Sébastien Bottin (Gallimard) avec une lettre pour présenter Ajar. Émile Ajar serait un Français d'Oran qui aurait connu Camus pendant la guerre, un médecin poursuivi par la justice française à cause d'un avortement et qui vivrait au Brésil. Impossible de le rencontrer, l'auteur désirent conserver le maximum de discrétion.

Chez l'éditeur, le manuscrit d'Ajar est soumis à l'avis des lecteurs et pour Queneau « cela se situe » au point de rencontre de Ionesco, Céline, Nimier et Vian. C'est Christian Baroche, à qui *Gros-Câlin* a procuré « un plaisir violent et composite », qui provoque la décision d'éditer, « c'est fou, délirant, c'est quelque chose qui vit. Bref, c'est bon à tirer ». Mais la personnalité de l'auteur inquiète : « c'est un aventurier un peu louche, pied-noir, aux mœurs pas très catholiques qui, bizarrement, « aurait connu Camus ». Queneau en particulier s'acharne : « il fait remarquer que l'œuvre est décidément trop bien menée pour être celle d'un néophyte, et que le ton est celui d'un écrivain trop original, trop sûr de lui pour être vraiment innocent. Bref, il respire dans certaines pages du Python la patte d'un vieux matou ».

Claude Gallimard décide de ne pas publier le premier roman d'Ajar sous la couverture blanche, mais pour ne pas laisser passer un auteur de talent, il fait adresser le manuscrit au Mercure de France, filiale de Gallimard dirigée par sa femme Simone Gallimard, qui décide d'éditer l'ouvrage. Malgré les soupçons de Michel Cournot, directeur littéraire, Gary impose progressivement les éléments de sa fiction. Michel Cournot aime ce livre qu'il trouve beau et passionnant et il conserve le titre *Gros-Câlin*, tout à fait dans le ton de ce qui est et restera pour lui « un délire cyclique à faire des nœuds à n'en plus finir ». Toutefois, il ne veut publier le livre que si l'auteur accepte de couper les cinquante dernières pages. Il en fait la demande à Pierre Michaut avec un post-scriptum plein de sagacité : « plusieurs personnes, tout en trouvant ce livre très beau, restent vaguement convaincues que M. Ajar n'existe pas, et que le livre a été écrit par quelqu'un habitant Paris, et connu sous un autre nom, soit en littérature soit dans un autre domaine ». Gary, tel un jeune homme timide, accepte de retrancher la fin à la condition d'avoir une Jaquette illustrée par un dessin de Jean-Michel Folon, jeune artiste qui allait exposer ses aquarelles à Saint-Germain des Prés.

Lorsque le livre paraît à l'automne 1974, le succès est colossal. Un mystérieux inconnu accède à la célébrité. Il est accueilli avec chaleur par les critiques. Pour *Le Monde*, « une fameuse découverte ». *Le Figaro* « applaudit » ; même Mathieu Galey de *l'Express*, anti-garyste définitif qui, depuis *La Promesse de l'aube*, condamne régulièrement tous les ouvrages de Gary, « admire le langage neuf et impertinent, farfelu jusqu'à la poésie » et intitule « Python mon amour » son premier article de louanges.

Dans toutes les salles de rédaction, on cherche à deviner qui se cache sous Émile Ajar, en sachant que « ça ne peut être que l'œuvre d'un grand écrivain ». On cite des écrivains qui pourraient avoir endossé le nom d'Ajar comme Aragon ou Raymond Queneau. Gary n'est pas mentionné. Christine Arnothy, elle-même exilée hongroise, s'approche pourtant de très près de la vérité, en écrivant dans le *Parisien Libéré* « Ajar cet Oranais à l'humour tchèque et à l'angoisse russe, décrit Paris par petites touches, comme on ne l'a jamais fait ».

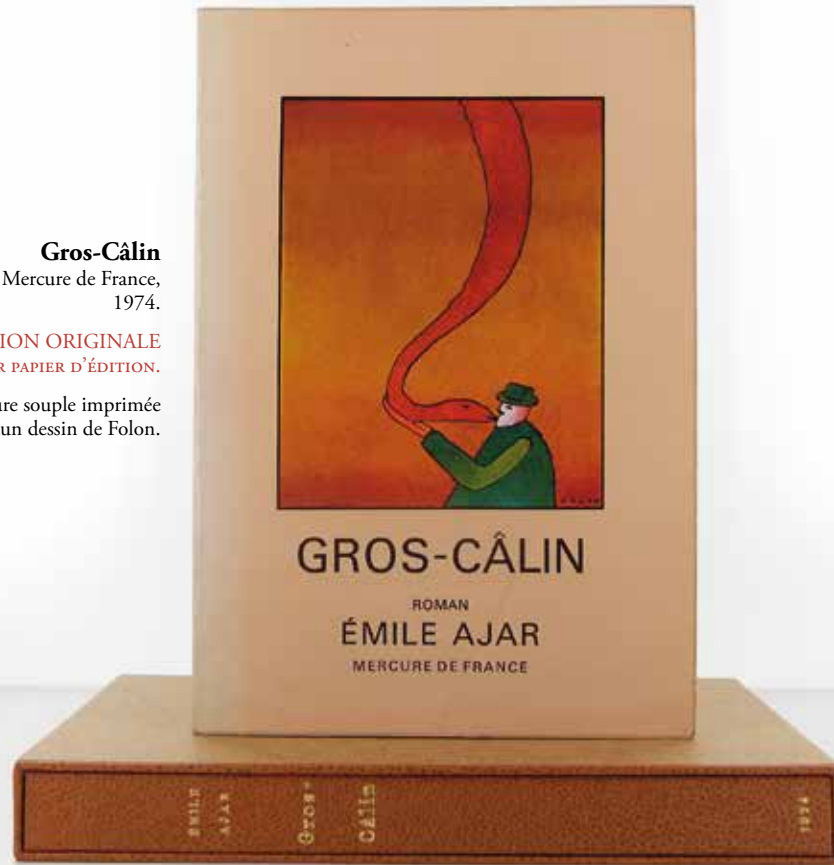
« Ajar, poursuit-elle, c'est le Gogol de la Rive Gauche, le Pouchkine des Ténèbres de Paris ». Aucun des critiques ne se rend compte qu'il existe nombre de similitudes avec *Éducation européenne*, *Le Grand vestiaire*, *La Promesse de l'aube*, *Gary Cooper*... Personne ne devine que Romain Gary vient de



**Gros-Câlin**  
Paris, Mercure de France,  
1974.

ÉDITION ORIGINALE  
SUR PAPIER D'ÉDITION.

Couverture souple imprimée  
avec un dessin de Folon.



s'inventer une histoire, un style à la fois semblable au sien et malgré tout différent. De Gary à Ajar, les pistes sont trop bien brouillées. Dans la course au prix, cet automne 1974, Ajar apparaît comme un outsider. Le jury Renaudot voudrait le couronner. Gary écrit une lettre de désistement, signée Ajar, à deux membres du jury Renaudot qui, blessés, adresseront leurs lauriers à un autre candidat.

Quoi qu'il en soit, l'année 1974 reste unique dans l'histoire littéraire : « c'est sans doute la première fois qu'un homme aura signé ses livres de quatre noms différents (Romain Gary, François Bondy, Shatan Bogat, Émile Ajar) ». Romain Gary a la satisfaction de réussir ce projet qu'il nourrissait depuis si longtemps : imposer comme s'il s'agissait d'un être vivant, un écrivain imaginaire totalement conçu par lui. Puisant ses forces dans une excitation nerveuse, il continue à écrire l'œuvre de Romain Gary avec une autre raison tout aussi urgente à sa fièvre créatrice : Jean Seberg se trouve sans moyens d'existence et Gary dignement lui alloue une pension pour qu'elle puisse vivre.

Pendant cette période, il travaille jusqu'à l'épuisement et il est plusieurs fois hospitalisé. Laissant aboyer les hyènes et radoter sur son déclin, il continue à écrire, si jeune et si fécond dans son œuvre, que personne ne le reconnaît. Tandis que le monde croit Gary impuissant, il s'invente Émile Ajar et il va rédiger un chef-d'œuvre, l'histoire d'un petit garçon qui a la vie devant lui.

Tandis que les Français découvrent Émile Ajar, Romain Gary publie en 1975, un vingt-deuxième livre dont le titre : *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable* est tiré d'une consigne affichée dans le métro. Jacques Rainier la soixantaine passée, aime, passionnément comme un premier amour, une jeune brésilienne de vingt-cinq ans.

Amant magnifique qui a pu camper dans sa jeunesse un certain mythe de la virilité, Jacques accumule les signes extérieurs de puissance. Il est PDG et arbore fièrement la rosette qui évoque ses hauts faits dans la Résistance. Il vit sous la menace et dans l'obsession de vieillir. La peur de l'impuissance gâche son amour. Ne pouvant plus « honorer la femme qu'il aime », il cherche des thérapeutiques miracles, d'abord dans la médecine, puis dans le fantasme, enfin il pense au suicide. « Le goût des trophées ne passe pas avec l'âge » écrit Gary à propos du personnage qui présente de nombreux traits qui lui sont communs : le même ego, le même passé de Résistant, la même passion des femmes, la même obsession virile de flatter ses conquêtes, le même scepticisme sur le bonheur et le même humour noir.

Comme Gary, Rainier poursuit désespérément le rêve d'un premier amour à travers l'image d'une femme parfaite, idéale, à la fois maternelle et sensuelle, douce et ardente, comme il n'en existe sans doute que dans les romans. Ensemble, les deux romans, *Gros-Câlin* et *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, sont un défi à l'âge en même temps qu'un constat amer, assez désabusé, l'un sur le pouvoir de la littérature, l'autre sur la tristesse de mal aimer. Le roman choque, il expose en des termes crus une vieille terreur, il brise un tabou : la toute-puissance du mâle. Il ne craint pas d'abîmer une légende, celle de « l'homme Dieu », éternellement vainqueur. Avec *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, ce roman d'amour est symboliquement aussi un conte avec sa part de message sur la fragilité ou plutôt sur la vulnérabilité de l'être.

En 1975, en même temps qu'*Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, il écrit en trois mois dans une sorte de frénésie *La Tendresse de Pierre* qu'il veut signer Émile Ajar. C'est Gilbert Minnardi qui au sein du Mercure trouve le titre *La Vie devant soi*.

Le rêve d'un roman total, personnages et auteur, dont Romain a largement parlé dans son essai *Pour Sganarelle*, va prendre corps. Émile Ajar va devoir s'incarner, donc trouver une apparence humaine pour déjouer les soupçons de ceux qui flairent un « faux ». Or, l'artiste, suivant Gary, doit s'inventer dans le vrai, construire des fictions plus vivantes que la réalité. Il va falloir exhiber sa marionnette et la manipuler sur la scène de la comédie fantastique. Avant de remettre son roman à Michel Cournot, Gary décide de pousser plus loin sa supercherie en personnifiant l'écrivain Paul Pavlowitch, un petit cousin de Romain Gary qui s'engage à jouer le rôle d'Ajar auprès de Simone Gallimard et Michel Cournot. Paul Pavlowitch : carré, baraqué, traîne dans Paris sa silhouette de marginal et ses manières de loup. Il a le regard illuminé, le verbe généreux et lyrique. Il aime profondément Gary, il a lu tous ses livres.

Il connaît les conteurs russes et peut tracer des parallèles entre Gary et Gogol. Paul est doué en écriture. Il sait jouer avec les mots, les phrases, trouver des formules magnifiques. C'est un poète sans œuvre. Il va interpréter avec un certain génie le rôle d'Ajar qui lui va comme une seconde peau. Au point que lui-même un jour ne saura pas s'y reconnaître.

Romain Gary lui fait signer le 23 juin 1975 une lettre dans laquelle il certifie : « l'auteur des livres signés Émile Ajar est Monsieur Romain Gary. C'est sur la demande de M. Romain Gary, désireux de garder son anonymat que j'ai assumé le pseudonyme d'Émile Ajar ».

*La Vie devant soi* est publié le 14 septembre 1975. Madame Rosa a un double passé : c'est une rescapée d'Auschwitz et une ancienne prostituée qui, autrefois, se défendait « avec [son cul] ». Elle tient désormais « une pension sans famille, pour des mômes qui sont nés de travers », autrement dit pour

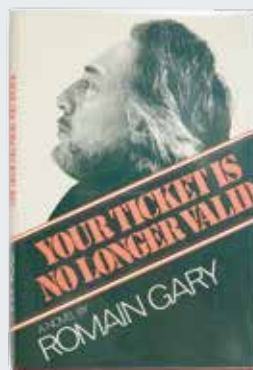


**Au-delà de cette limite votre ticket n'est valable**  
Paris, Gallimard, 1975.

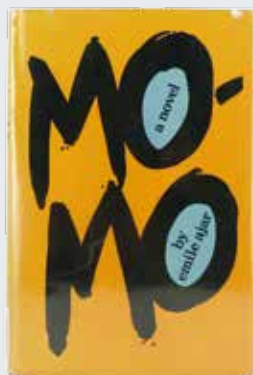
ÉDITION ORIGINALE. UN DES 15 EXEMPLAIRES DE TÊTE  
NUMÉROTÉS SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE VAN GELDER.

Broché, non coupé. Sous étui-chemise signé elbel libro.

**Your Ticket  
is no longer valid**  
New York, G. Braziller,  
1977.



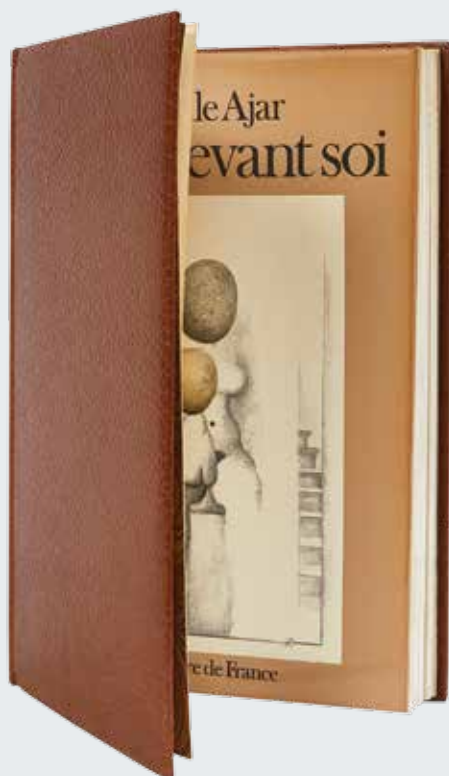
**Momo**  
New York,  
Knopf Doubleday  
Publishing Group,  
1978.



**La vie devant soi**  
Paris, Mercure de France, 1975.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 40 EXEMPLAIRES NUMÉ-  
ROTÉS SUR PAPIER VÉLIN SUPÉRIEUR.

Reliure plein maroquin noisette. Dos lisse avec titre et  
auteur dorés. Couverture et dos conservés. Reliure signée  
D.H. MERCHER.



« les fils de putes » qu'elle recueille, comme Momo. Le jeune Arabe raconte sa vie auprès de cette mère d'adoption dans un Belleville coloré qui défait toutes les étiquettes : les générations, les sexes et les minorités. Momo et Madame Rosa sont liés par une même tragédie, qui s'appelle la vie. Alors que le drame de Madame Rosa est d'avoir sa vie derrière elle, celui de Momo est d'avoir sa vie devant lui.

Lors de la parution, la critique réagit avec enthousiasme et virulence. Le Monde « soutient Ajar », Guy Dumur ne doute pas : « qu'un grand écrivain tapi dans l'ombre se cache derrière Émile Ajar, Le Figaro « aime » ; dans l'Express, Mathieu Galley, applaudit ; dans Le Canard Enchaîné, Yvan Andouart crie « au talent pur, au chef-d'œuvre baroque et bouleversant ». En revanche, dans le Magazine Littéraire, Claude Michel Cluny déteste : il taxe l'auteur de « racisme féroce », « de jubilation dans la bassesse », et Robert Sabatier reste persuadé qu'il y a un canular et qu'Émile Ajar est le nègre d'un romancier connu. L'Express, la semaine de l'annonce du Prix Goncourt, publie un portrait et une interview qui semble éclairer le mystère. Ajar existe, nous l'avons rencontré, c'est un type qui veut préserver sa vie : « si on découvre mon identité, menace-t-il, je cesse d'écrire. »

Le 17 novembre 1975, Armand Lanoux annonce le résultat du Goncourt, décerné par six voix contre quatre à *La Vie devant soi*, avec trois pour *Le Policeman* de Didier Decoin et une pour *Villa Triste* de Patrick Modiano. Dès qu'il apprend la nouvelle du Prix Goncourt, Robert Gallimard demande à Gary de faire immédiatement cesser la fiction, de se démasquer et de refuser le Prix. Très excité, Romain lui répond : « qu'il se foutait de sa morale et qu'il était fier d'être le seul écrivain à avoir reçu deux fois le Prix Goncourt. » Interrogé par France Soir sur ce qu'il pensait du livre récompensé, il répond : « j'ai aimé *Gros-Câlin* mais je n'ai pas encore lu *La Vie devant soi*. Aucun écrivain ne pouvant recevoir deux fois le prix, Romain Gary fait écrire à Paul une lettre pour le refuser. Hervé Paz, Président de l'Académie, lui répond que le vote concerne un livre, et non pas un candidat.

Depuis *Gros-Câlin*, la grande entreprise d'Ajar est de si bien généraliser les fautes de langue que les critiques ne peuvent plus les juger involontaires, contrairement à celles qui surgissent sous la plume de Gary. Ajar n'est donc pas seulement un pseudonyme, ni son œuvre une mystification. Le pari d'inventer un écrivain est déjà gagné. Désormais, deux œuvres s'écrivent en parallèle.

Le succès de *La Vie devant soi*, dont le tirage six mois après sa parution dans les librairies avait atteint quatre cent mille exemplaires, et un million avec les clubs, n'apaise pas pour autant l'anxiété de Romain Gary. Le film tiré de l'ouvrage sortira au mois de novembre 1977 en avant-première à Rouen. Il aura un énorme succès en France et aux États-Unis et recevra l'Oscar du meilleur film étranger.

Gary a l'occasion de révéler la paternité de l'œuvre, au lieu de cela il continue le jeu, peut-être par refus d'un scandale qu'il n'a pas envie d'affronter, plus sûrement par esprit de curiosité. La Dépêche du Midi va mettre fin au secret d'Émile Ajar : Émile c'est Paul Pavlowitch qui habite Caniac du Causse et, signe particulier, c'est le neveu de Romain Gary. Désormais aux yeux de la Presse et de l'Édition, Romain Gary se double d'un neveu plus génial, plus brillant que lui-même, armé d'un souffle neuf, puissant et anarchiste qui renvoie ses propres romans, les romans de Gary dans le domaine respectable mais académique de la tradition néo-classique. Ajar c'est l'art moderne et révolté, gueulant, casseur, tandis que Gary marque la technique ancienne du roman.

Ajar, c'est la jeunesse, alors que Gary glisse du côté des vieilles barbes. *La Vie devant soi* reste, de longues semaines, premier au hit-parade des ventes de livres, *Au-delà de cette limite votre Ticket n'est plus valable*, publié la même année, ne dépasse pas la septième place.

Si *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable* semble conter la tristesse d'un homme impuissant, *La Vie devant soi* apparaît comme le chef-d'œuvre d'un écrivain maître de ses dons, ou, comme dit Gary, « maître de sa puissance ».

En 1976, Gary réside comme chaque année, plusieurs semaines à Genève. Là, il continue à peaufiner sa supercherie. En compagnie de celle qu'il appelle « miss solitude », Gary endure de terribles crises d'angoisse, qu'il décrit en rédigeant la première version du troisième texte d'AJAR qu'il intitule *Pseudo*. La thématique de *Pseudo* entretient des liens étroits avec *La Danse de Gengis Cohn*, car il s'agit une fois encore d'une histoire de dibbouk. À son retour, il en confie une copie à Paul Pavlowitch qui découvre, désemparé, un texte autobiographique où il est largement question de lui et de ses troubles de la personnalité. Dans *Pseudo*, Pavlowitch est un fidèle habitué des établissements psychiatriques. Il présente des obsessions, des névroses, des hallucinations. La lecture du récit est pour lui une épreuve redoublée par une situation inédite. Pavlowitch joue le rôle de secrétaire pour Gary. Chargé de taper l'ensemble du manuscrit à la machine, celui qui est censé avoir enfanté l'œuvre se voit réduit à un rôle subalterne.

Incapable de se dépêtrer de son faux pseudonyme, Paul se met à boire, à avaler des calmants au point qu'il devient plus Ajar que nature. Le lecteur pense que Paul Pavlowitch règle ses comptes avec Romain Gary, alors qu'au contraire ce dernier révèle beaucoup de faits intimes et douloureux de la vie de Paul Pavlowitch sur un ton de persifflage que ce dernier trouve intolérable.

La collaboration en huis clos de Gary et de Pavlowitch tourne au cauchemar et à la paranoïa. Paul Pavlowitch écrit dans *L'Homme que l'on croyait* qu'il en fut très affecté.

Masqué sous le visage et l'âme de son neveu, Gary règle des comptes avec une angoisse personnelle qui se fait alors plus profonde. *Pseudo* est sans doute le plus autobiographique roman de Gary. Depuis toujours, il souffre de mélancolie. Son tempérament cyclothymique le porte par nature aux extrêmes. Le comique agressif et sacrilège de *Pseudo* s'amuse partiellement des tabous les plus stricts, un magnifique morceau de littérature en même temps qu'un témoignage humain, à la limite fragile de la raison et de la démence.

Recevant le manuscrit, Simone Gallimard s'inquiète de la réaction de Gary dont il est question dans le livre. Tout à son rôle, Gary ne souhaite pas lire le texte et renonce par avance à toute poursuite.

*Pseudo*, publié en 1976, un an après *la Vie devant soi*, est une consécration pour Romain Gary et persuade le monde, mais peut-être aussi lui-même, de son génie et de ses dons. *Pseudo* l'entraîne bien au-delà de ses aspirations, sur un territoire où le rêve se réalise, mais par le truchement d'une prose qui triche. Comparées à celles de *La Vie devant soi*, les ventes sont modestes et Gary charge Paul de faire des remontrances à son éditeur. Le Mercure de France avait effectivement édité précocement *Gros-Câlin* en livre de poche, réduisant la vente de *Pseudo* à cinquante mille au lieu de cent cinquante mille prévus.

*Pseudo* est « un texte sauvage » écrit Matthieu Galey, « une histoire jetée sur le papier, comme pour débarrasser l'auteur de ses fantômes et de ses peurs [...] C'est un texte fou et violent qui peut apparaître comme l'œuvre impulsive d'un déséquilibré ». *Pseudo* est au contraire une œuvre organisée d'une main de fer par un écrivain qui n'est pas fou, mais qui joue avec la folie, d'une écriture qui n'est pas automatique mais qui répond à l'inverse à une volonté magistrale.

Dès lors que les journalistes avaient acquis la certitude qu'Émile Ajar, alias Paul Pavlowitch, était un proche parent de Romain Gary, ce livre magnifique ne les passionnait plus.



### **Pseudo**

Paris, Mercure de France, 1976.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 65 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VERGÉ D'ARCHES, SEUL GRAND PAPIER.

Broché, non coupé. Sous étui-chemise signé elbel libro.

**Hocus Bogus**  
New York,  
Yale University Press,  
2010.

Au lieu de profiter de sa supercherie et d'en rire devant les proportions énormes qu'elle avait prise, Gary sombre dans un état d'angoisse très profond. Tandis qu'il poursuit l'œuvre d'Émile Ajar, Romain Gary commence en avril 1976 *Clair de Femme*, un nouveau roman d'abord intitulé *Paso Doble*. Le même mois, il remet à son éditeur un exemplaire corrigé d'*Europa* en vue de sa réédition.

Lorsque Romain Gary publie *Clair de Femme* en février 1977, des mauvaises langues disent qu'il cherche à plagier Émile Ajar, à copier son neveu et certains se plaisent à y relever des Ajarismes. L'étoile d'AJAR brille plus que celle de Gary.

Ce nouveau livre de Romain Gary n'est pas un simple roman de plus, c'est un chant d'amour profond célébrant cette union, cette association, cette fusion si dédaignée aujourd'hui, qu'on appelle le couple. L'épouse de Michel Folain, atteinte d'une leucémie, décide de se suicider et demande à son mari de l'aimer après sa mort à travers une autre femme afin que la flamme mystique du couple ne s'éteigne pas. Michel, l'un des personnages les plus sombres de Gary, rencontre Lydia qui a perdu sa fille dans un accident de voiture et dont le mari est devenu aphasique. Lydia et Michel, meurtris par la vie, vont survivre ensemble, dans et par un amour, qui consiste à inventer l'autre et à s'inventer au contact de l'autre.



Loin de la dérision tonitruante d'AJar, Gary place au cœur de ce récit mélancolique l'éthique de la féminité qui imprègne toute son œuvre. L'intrigue de ce livre aurait été inspirée à Gary par sa liaison discrète avec Romy Schneider, qui à cette époque habite près de chez lui. Elle incarnera bientôt Lydia dans le film *Clair de femme* que Costa-Gavras portera à l'écran en 1979.

*Clair de Femme* donne lieu à des commentaires contrastés. Annie Coperman écrit « ce pourrait être un mélodrame. C'est un très beau livre. Au lyrisme à la fois sincère et naïf, mais suffisamment passionné pour remporter l'adhésion. » De son côté, Jacqueline Piatier dans *Le Monde*: « cette sinistre union se déroule sur fond de fête, dérisoire image du couple humain qui prend ses ébats dans le voisinage même de la mort... ». Les ventes de *Clair de Femme* permettent d'épurer le solde débiteur de son compte d'auteur.

Durant les années qui suivent la publication de *Clair de Femme*, Gary est sur tous les fronts. En décembre 1977 paraît *Charge d'âme*, version française de *The Gasp* qui originellement aurait dû clore *Frère Océan*.

Dans cette fable de politique fiction, le personnage central est Marc Mathieu, un savant génial qui a inventé une nouvelle source d'énergie inépuisable et gratuite, le « carburant avancé ». On se le procure en recueillant l'âme des morts dans des capteurs. Ainsi votre père, ou votre mère, survivront sous la forme d'une ampoule de 100 watts. Conscient de la monstruosité de sa découverte, Mathieu traqué par « ces assoiffés de puissance », se réfugie en Albanie où il menace de réduire l'humanité à l'état de bête. Le livre ne rencontre pas le succès escompté et il est tiré à 35 000 exemplaires.

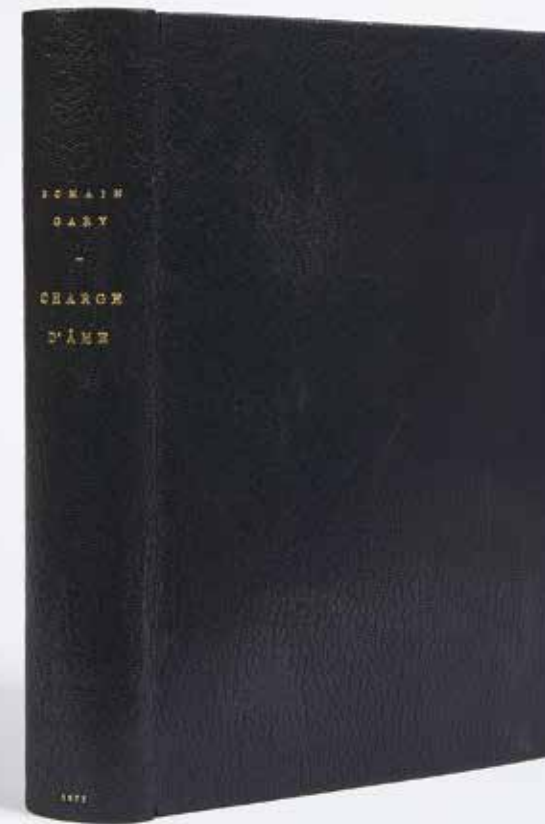


### Clair de femme

Paris, Gallimard, 1977.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, SECOND PAPIER APRÈS 20 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE VAN GELDER.

Broché. Sous étui-chemise signé elbel libro.

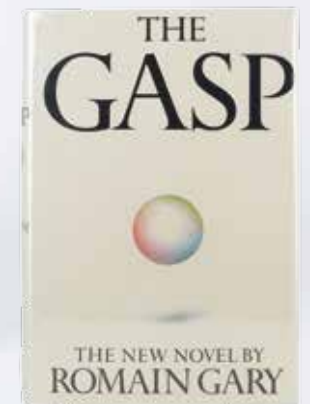


### Charge d'âme

Paris, Gallimard, 1977.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 20 EXEMPLAIRES DE TÊTE NUMÉROTÉS SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE.

Sous étui bordé. Reliure plein maroquin noir janséniste. Dos lisse. Tranches dorées sur témoins. Couverture et dos conservés. Reliure signée LOUTREL-DELAPORTE.



### The Gasp

New York, G.P. Putnam's sons, 1973.

Gary incrimine son éditeur auquel il avait demandé par écrit de ne pas présenter *Charge d'âme* comme la suite du cycle *Frère Océan*.

Le 30 avril, Simone Gallimard signe un contrat avec Paul Pavlowitch pour *L'Angoisse du Roi Salomon*.

Les critiques réservent un bon accueil à *L'Angoisse du Roi Salomon* qui se vend à 125 000 exemplaires dans l'édition originale et à 93 000 exemplaires dans les éditions achetées par les clubs de lecture.

Avec *L'Angoisse du Roi Salomon*, le dernier « roman signé » Émile Ajar, Romain Gary revient à son point de départ, le monde des origines. Le vieux Salomon Rubinstein, qui a gagné beaucoup d'argent dans le commerce des pantalons, le dilapide pour reconforter les âmes en peine. « Une bouffée métaphysique d'AJar » écrit Jacqueline Piatier, qui avait éreinté *Clair de Femme*. Max-Pol Fouchet ne ménage pas son enthousiasme : « Quel talent de conteur ! ». « Le dernier livre de M. Ajar est brillant mais profond, souvent drôle mais pathétique... Il se lit d'un trait ». Le livre paraîtra également aux États-Unis chez Harper Row sous le titre de *King Solomon*, trois ans après la mort de Romain Gary avec une presse très élogieuse.

Comme *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, *L'Angoisse du roi Salomon* est un livre sur la vieillesse qui obsède Gary mais qu'il veut traiter avec humour, dit-il, « un produit de première nécessité pour les angoisses ».

Gary est vieux, Gary est seul dans un climat d'inquiétude qui lui est propre et que tout le cirque d'AJAR ne fait qu'alourdir ces dernières années. De son côté Paul Pavlowitch se considère comme la victime d'une machination ourdie par Gary et pense que « Gary est une ordure ». Après une violente dispute Gary fait appel à son avocat qui fait signer aux protagonistes une convention par laquelle Paul Pavlowitch accepte de personnifier Émile Ajar, de recevoir en contrepartie 40 % des droits d'auteur d'Émile Ajar, de respecter de la manière la plus stricte le secret sur l'identité réelle de ce dernier. Elle précise aussi les modalités pour la révélation de l'identité véritable d'Émile Ajar après la mort de Romain Gary.

En suivant Gary achève la rédaction de son testament littéraire *Vie et mort d'Émile Ajar* qui comporte les dispositions sur les modalités de la révélation.

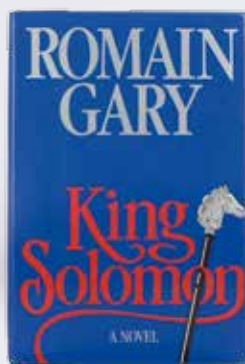
Le 9 février 1979, quelques jours après *L'Angoisse du Roi Salomon*, est publiée *La Bonne moitié*, pièce de théâtre, issue du *Grand vestiaire*. Au mois de juin, une nouvelle version du roman *Les Couleurs*

### L'Angoisse du roi Salomon

Paris, Mercure de France, 1979.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 45 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VERGÉ D'ARCHES, SEUL GRAND PAPIER.

Broché, non coupé. Sous étui-chemise signé elbel libro.



### King Solomon

New York, Harper and Row, 1983.



*du jour* est mise en vente, réduite de presque un tiers, et profondément modifiée. Elle est baptisée *Les Clowns Lyriques*. La réédition de ce livre est une décision de Gary qui a souffert de l'échec de la première publication en 1952.

France Soir qualifie le roman de « brillant numéro ». Il enregistre des ventes de 25 000 exemplaires en trois semaines.

Gary entretient la flamme qui, toujours, lui fait remettre sur le métier ses propres textes pour qu'ils existent au-delà d'eux-mêmes, selon plusieurs versions et plusieurs possibles auxquels il donne leur chance.

L'insatisfaction de n'être que soi se confond avec le désir de l'œuvre multiple qui, de reprise en variation, se ressourcent en permanence.

Jean met fin à ses jours le 8 septembre 1979 dans des circonstances mal élucidées. Elle a 41 ans. Pendant les mois d'horreur qui précédèrent et qui suivirent sa mort, Gary continue de travailler « sans



### La bonne moitié

Paris, Gallimard, 1979.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 15 EXEMPLAIRES DE TÊTE NUMÉROTÉS SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE VAN GELDER.

Broché. Sous étui-chemise signé.



### Les Clowns lyriques

Paris, Gallimard, 1979.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 20 EXEMPLAIRES DE TÊTE NUMÉROTÉS SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE VAN GELDER.

Sous emboîtement textile. Reliure plein veau mat mastic. Dos lisse. Titre à l'écarter noir et rouge sur le premier plat, cinq petits pointillés du même écarter au dernier plat, gardes de chèvre velours noir. Couvertures et dos conservés. Reliure signée F. BRINDEAU.

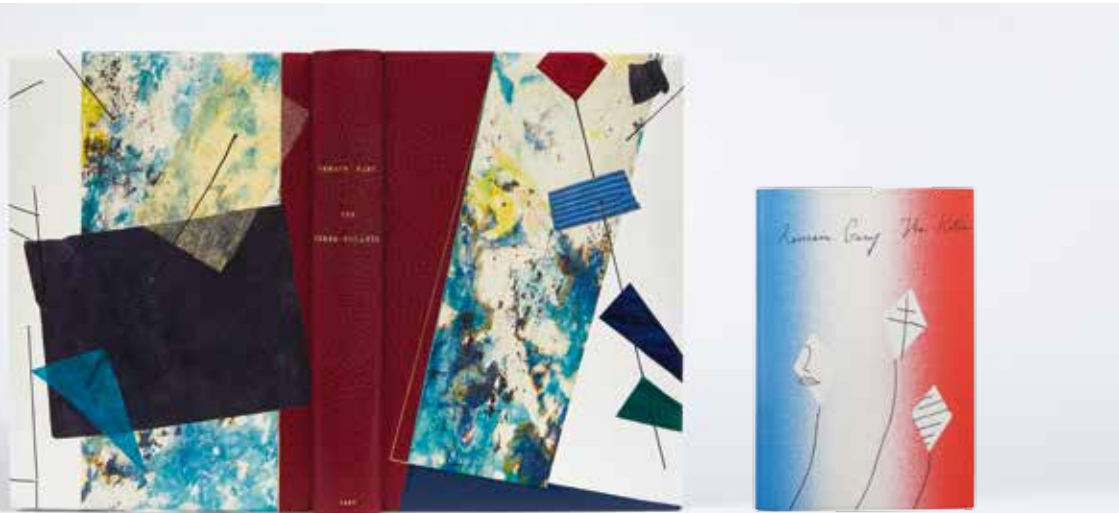
filet » à son ultime livre, *Les Cerfs-Volants*. Il est publié au début de 1980, dernière œuvre de Romain Gary. Après les méandres d'AJar et *L'Angoisse du Roi Salomon*, c'est un livre dédié « à la mémoire, placée sous le signe de la paix et de la réconciliation ».

Le narrateur Ludo est transi d'amour pour une belle polonaise, Lila, qu'il fait vivre dans sa mémoire et dans son imagination pendant son absence au cours de la guerre. Ludo a été recueilli par son oncle Ambroise Fleury, un pacifiste qui a une passion pour les cerfs-volants. Ambroise fait voler dans le ciel l'humanisme et les lumières françaises, par le biais de cerfs-volants à l'effigie de Montaigne, de Rousseau ou de Montesquieu...

Avec les *Cerfs-volants* « ce sont l'espoir, l'idéal et la liberté qui risquent de se fracasser contre le sol. » Les *Cerfs-volants* est une galerie de personnages contrastés et fantaisistes, un improbable panorama de toutes les manières de résister à l'ennemi, même les plus inouïes.

Pour la première fois dans l'œuvre de Romain Gary, il n'y a plus d'un côté les bons, de l'autre les méchants, d'un côté les Compagnons, de l'autre les « Salauds ». Il y a, au contraire dans *les Cerfs-volants*, des résistants ridicules et des collaborateurs sympathiques, des Allemands humanistes et quelques Français barbares ou vice-versa.

Jamais roman de Gary, depuis *Les Enchanteurs*, n'apparaît si paisible, si réconcilié avec la vie. Parmi tous les livres de Gary, il y aura eu, de *Tulipe à Salomon*, les livres de la tourmente, du doute et de la peur et tous ceux qui, de l'*Éducation* aux *Enchanteurs*, diffusent une étrange paix, une consolation.



### Les Cerfs-volants

Paris, Gallimard, 1980.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, SECOND PAPIER APRÈS 15 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE.

Reliure maroquin rouge au dos et en partie sur les plats. Bandes transversales sur les plats de papier japon décoré et de box blanc, ornées de listels de box, lézard et papier Japon de différentes couleurs. Tête dorée. Couverture et dos conservés. Reliure signée G. CLAES.

### The Kites

New York,

A new directions book,  
2017.

L'accueil de la critique est élogieux. Une phrase du roman est souvent citée: « Il faut au cerf-volant de la hauteur, de l'air libre et beaucoup de ciel autour pour s'épanouir ». Max-Pol Fouchet écrit dans VSD « À mon ami Monsieur Gary! merci de nous le dire dans un livre admirable, tant d'humour, de poésie tendre, de frémissement ». Les *Cerfs-volants* renouent avec *Éducation européenne*, le premier et le dernier texte de Gary se donnent la main par-dessus toute son œuvre pour fêter, au milieu des changements identitaires qui ont atteint leur paroxysme avec AJar, « la seule ligne continue: celle du combat au nom de la dignité, de la liberté et de l'espoir. »

Au dénouement des *Cerfs-volants*, Ambroise est parti du Chambon-Sur-Lignon, ce petit village de France qui, sous l'impulsion du pasteur André Trocmé et de sa femme Magda, a sauvé de la déportation plusieurs centaines d'enfants juifs. Et Gary d'honorer ces humbles, comme souvent pour conclure toute son œuvre, par ces mots à la fois simples et définitifs: « Je termine enfin ce récit en écrivant encore une fois les noms du pasteur André Trocmé et celui de Chambon-Sur-Lignon, car on ne saurait mieux dire. »

Au début de 1980, Maurice Schumann, sûr d'un certain nombre de voix favorables, vient offrir à Gary l'Académie Française. Joseph Kessel vient de mourir: le fauteuil de cet aîné, ombre fraternelle, attend son successeur. Pour Schumann, Gary ressemble infiniment à Kessel, il ne saurait y avoir plus bel héritage de l'auteur de *Le Tour du Malheur* à celui *des Racines du Ciel*. Deux Juifs d'origine russe qui ont su insuffler au roman le vent du large et de l'aventure. Gary se prend à rêver mais ne dépose pas sa candidature et c'est Michel Droit qui sera élu le 7 mars 1980 au fauteuil de Kessel.

Gary refuse aussi le Prix Paul Morand, que l'Académie Française va discerner pour la première fois. Au profond plaisir de Gary, le prix est discerné à Jean-Marie Le Clézio.

Les derniers mois de 1979 et l'année 1980, Romain Gary n'écrit plus rien. Depuis la mort de Jean, très touché par le drame, Gary survit mal. La mort de la femme aimée, « c'est la foudre », écrit Malraux. Il en aura été de même pour lui. Il ne fait aucun doute, pour les témoins qui l'ont vu vivre de près, que le suicide de Jean a beaucoup aggravé son état moral. Il ne trouve alors réconfort qu'auprès de Leila Challabi et auprès de son fils qui va l'émanciper en 1980. Cette démarche est le premier pas visible d'une volonté de Gary de tout organiser avant son départ. Les avocats reçoivent des consignes concernant Émile AJar et sa propre succession.

Or, les soucis pleuvent sur lui. D'abord AJar fait des siennes: Pavlowitch n'est plus la marionnette sage, mais il se comporte en maître-chanteur en demandant une augmentation de ses droits. Il tend à incarner AJar en personne. Gary s'affole à l'idée de perdre le contrôle de l'opération AJar et il enferme dans un coffre les précieux manuscrits, recopiés de sa main et signés AJar. Après de pénibles échanges avec Paul Pavlowitch sur le futur d'Émile AJar, Gary achève la rédaction de son testament littéraire *Vie et Mort d'Émile AJar* qui comporte des dispositions concernant les modalités de la révélation de la véritable identité d'Émile AJar.

Du suicide Gary aura beaucoup rêvé. Dans *la Promesse de l'aube*, il a raconté qu'il avait eu, au moins trois fois, l'idée de se tuer, enfant en Pologne, adolescent à Nice, puis en Afrique dans l'attente vaine des combats. Il aura aussi assumé son signe zodiacal, rempli sa mission, construit son nom et sa fortune: Gary et AJar sont aussi riches que célèbres.

C'est en plein succès, au terme d'un parcours qu'il juge lui-même « parachevé », qu'il se donne la mort. Sa vie, si brillante soit-elle en apparence, s'est refermée vers la fin sur des angoisses qu'il veut garder secrètes et qui sont devenues, comme le monde de Salomon, « trop lourdes à porter ».



Gary va choisir sa mort. Elle sera son dernier numéro d'artiste. Cette mort s'inscrit sans doute dans un désespoir qui présente tous les caractères d'une maladie chronique qui ne laisse plus à l'auteur un seul jour de répit. Elle prend sa marque dans la vieillesse qui le touche et qui lui fait horreur dans la disparition d'une femme qu'il a profondément aimée, dans les 17 ans de son fils, dans ses trente romans, dans son second Goncourt et dans son œuvre parvenue avec son dernier livre à un point de non-retour.

Plus tard, Alexandre Diego Gary commentera : « Mon père estimait qu'il n'avait plus rien à construire, ni à dire, ni à faire. Son œuvre était achevée, il n'avait pas de roman en cours. Il est mort sachant que j'étais devenu un homme. Alors il est parti ».

Son suprême geste surviendra comme la foudre : Gary, comme tant d'autres qui se suicident, emportera avec lui le mot de la fin. Le 2 décembre 1980, en fin d'après-midi, il se tire dans la bouche une balle de revolver Smith & Wesson, de type spécial n° 7099.983, acquis le 7 juillet 1958 aux États-Unis.

Ce jour-là, Gary avait déjeuné avec Claire Gallimard au Récamier où il avait allumé son dernier cigare alors que depuis trois mois il avait arrêté de fumer. L'écrivain met fin à sa carrière d'Émile Ajar et de Romain Gary d'une même balle de revolver.

Au pied de son lit, il laisse une lettre pour la presse intitulée :

Jour J

« Aucun rapport avec Jean Seberg. Les fervents du cœur brisé sont priés de s'adresser ailleurs.

On peut mettre cela évidemment au compte d'une dépression nerveuse. Mais alors il faut admettre que celle-ci dure depuis que j'ai l'âge d'homme et m'a permis de mener à bien mon œuvre littéraire.

Alors, pourquoi ? Peut-être faut-il chercher la réponse dans le titre de mon ouvrage autobiographique *La Nuit sera calme* et dans les derniers mots de mon dernier roman : "car on ne saurait mieux dire".

Je me suis enfin exprimé entièrement. »

Romain Gary.

*La Nuit sera calme* : l'expression est celle que le pilote murmure pour se fortifier et se rasséréner avant le combat, et Gary la prononce encore une fois comme pour se préparer à la grande traversée vers l'outre-tombe.

Deux jours avant sa mort, Romain Gary avait laissé à Robert Gallimard des instructions sur la publication de son testament littéraire *Vie et Mort d'Émile Ajar* : « La date, à laquelle ces révélations seront faites, sera déterminée par Claude Gallimard en accord avec mon fils. »

Six mois après la mort de Romain Gary, Paul Pavlowitch écrit un récit *L'Homme que l'on croyait* et paraît le 3 juillet 1981 sur le plateau d'Apostrophes pour raconter à des millions de spectateurs la genèse de l'imposture Ajar. Au lendemain de l'émission, les éditions Gallimard annoncent la publication quelques jours plus tard, sous la couverture de la *nrf* d'un texte de 42 pages, *Vie et mort d'Émile Ajar*, le testament littéraire de Romain Gary, écrit le 21 mars 1979, illustré de quelques photographies et de pages manuscrites signées Émile Ajar.

Dans son dernier texte, bref et tranchant, les critiques chercheraient en vain la moindre trace de démission, Gary donne le plein sens de sa mascarade, éblouissant exemple de ce que fut pour lui l'illusion lyrique et conclut ainsi lui-même, parfaitement lucide et maître de son destin, par un simple constat de sa vie :

« Je me suis bien amusé. Au revoir et merci ».

### Vie et mort d'Émile Ajar

Paris, Gallimard, 1981.

ÉDITION ORIGINALE. UN DES 25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, SECOND PAPIER APRÈS 20 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE VAN GELDER.

Broché. Sous étui-chemise.



### L'Orage. Nouvelles.

Paris, Éditions de l'Herne, 2005.

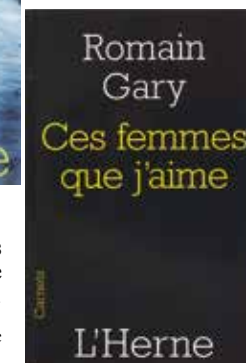
Broché. Couverture souple illustrée.



### Ces femmes que j'aime

Paris, L'Herne, 2007.

Broché. Couverture noire à rabats.

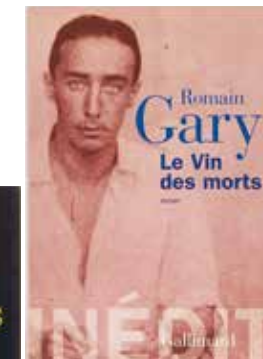


### Le Vin des morts

Paris, Gallimard, 2014.

Broché. Sous jaquette illustrée en couleurs.

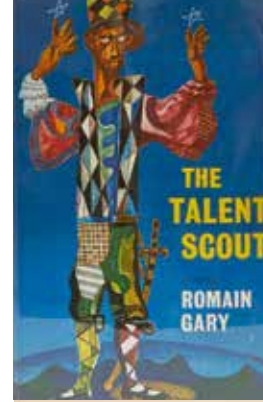
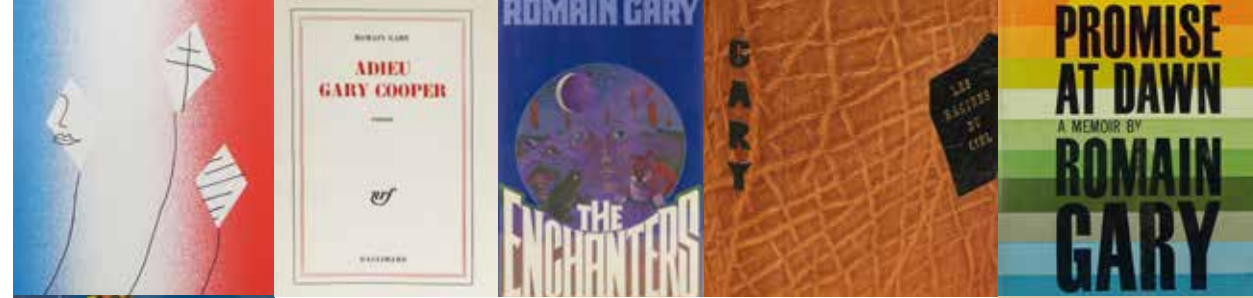
ÉDITION ORIGINALE POSTHUME.



Le sens de ma vie  
Paris, Gallimard, 2014.

Broché.





# La Collection ROMAIN GARY par la librairie KOEGUI

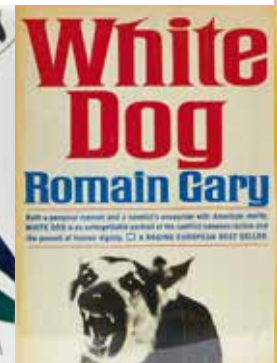
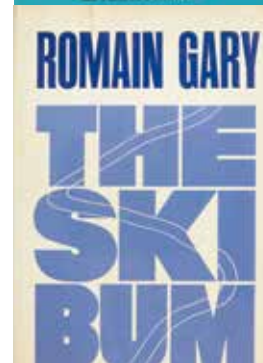


La Collection ROMAIN GARY rassemble :

- **Les œuvres publiées en France** (32) et certains ouvrages publiés à titre posthume.
- **Les œuvres publiées aux États-Unis** (18 sur 19): *The dance of Genghis Cohn* en cours de recherche, viendra compléter cette Collection
- **Un Manuscrit autographe signé** pour deux nouvelles: *Les Mains* (en deux états) et *La Nature Humaine*.



**La Collection ROMAIN GARY constitue un ensemble commercialisé en un seul lot. Le prix sera communiqué sur demande auprès de la librairie KOEGUI.**



## La Collection ROMAIN GARY par la librairie KOEGUI

Œuvres publiées en France en édition originale

<b>1945</b> <i>Éducation Européenne</i>	<b>1972</b> <i>Europa</i>
<b>1946</b> <i>Tulipe</i>	<b>1973</b> <i>Les Enchanteurs</i>
<b>1948</b> <i>Le Grand vestiaire</i>	<b>1974</b> <i>Gros-Câlin (E.A)</i> <i>La Nuit sera calme</i> <i>Les Têtes de Stéphanie (Sh.B))</i>
<b>1952</b> <i>Les Couleurs du jour</i>	<b>1975</b> <i>Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable</i> <i>La Vie devant soi (E.A)</i>
<b>1956</b> <i>Les Racines du ciel</i>	<b>1976</b> <i>Pseudo (E.A)</i>
<b>1958</b> <i>L'Homme à la colombe (E.S)</i>	<b>1977</b> <i>Charge d'âme</i> <i>Clair de femme</i>
<b>1960</b> <i>La Promesse de l'aube</i>	<b>1979</b> <i>L'Angoisse du Roi Salomon (E.A)</i> <i>La Bonne moitié</i> <i>Les Clowns Lyriques</i>
<b>1961</b> <i>Johnnie Cœur</i>	<b>1980</b> <i>Les Cerfs-Volants</i>
<b>1962</b> <i>Gloire à nos illustres pionniers</i>	<hr/>
<b>1963</b> <i>Lady L.</i>	<b>1981*</b> <i>Vie et mort d'Émile Ajar</i>
<b>1965</b> <i>Pour Sganarelle</i>	<b>2005*</b> Nouvelles (recueil)
<b>1966</b> <i>Les Mangeurs d'étoiles</i>	<b>2007*</b> Ces femmes que j'aime (interview 1977)
<b>1967</b> <i>La Danse de Gengis Cohn</i>	<b>2014*</b> Le vin des morts Le sens de ma vie (entretien)
<b>1968</b> <i>La Tête coupable</i>	<hr/>
<b>1969</b> <i>Adieu Gary Cooper</i>	
<b>1970</b> <i>Chien Blanc</i>	
<b>1971</b> <i>Les Trésors de la mer Rouge</i>	

\* Publications à titre posthume

## La Collection ROMAIN GARY par la librairie KOEGUI

Œuvres publiées aux États-Unis en first edition

Titre	Titre français	Date	Éditeur
<i>The company of men</i>	<i>Le Grand vestiaire</i>	<b>1950</b>	Simon and Schuster
<i>The Roots of Heaven</i>	<i>Les Racines du ciel</i>	<b>1958</b>	Simon and Schuster
<i>Lady L.</i>	<i>Lady L.</i>	<b>1958</b>	Simon and Schuster
<i>A European Education</i>	<i>Éducation Européenne</i>	<b>1960</b>	Simon and Schuster
<i>Talent Scout</i>	<i>Les Mangeurs d'étoiles</i>	<b>1961</b>	Harper & Brothers
<i>Promise at dawn</i>	<i>La Promesse de l'aube</i>	<b>1961</b>	Harper and Brothers
<i>Hissing Tales</i>	<i>Gloire à nos illustres pionniers</i>	<b>1964</b>	Harper & Row Publishers
<i>The Ski Bum</i>	<i>Adieu Gary Cooper</i>	<b>1964</b>	Harper & Brothers
<i>The dance of Genghis Cohn*</i>	<i>La danse de Genghis Cohn</i>	<b>1968</b>	World Pub. Co
<i>The Guilty Head</i>	<i>La Tête coupable</i>	<b>1969</b>	World Publishing Company
<i>White Dog</i>	<i>Chien Blanc</i>	<b>1970</b>	World Publishing Company
<i>The Gasp</i>	<i>Charge d'âme</i>	<b>1973</b>	G.P. Putnam's sons
<i>The Enchanters</i>	<i>Les Enchanteurs</i>	<b>1975</b>	G.P. Putnam's Sons
<i>Your Ticket is no longer valid</i>	<i>Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable</i>	<b>1977</b>	G. Braziller
<i>Momo</i>	<i>La vie devant soi</i>	<b>1978</b>	Knopf Doubleday Publishing Group
<i>Europa</i>	<i>Europa</i>	<b>1978</b>	Doubleday
<i>King Solomon</i>	<i>L'Angoisse du Roi Salomon</i>	<b>1983</b>	Harper and Row
<i>Hocus Bogus</i>	<i>Pseudo</i>	<b>2010</b>	Yale University Press
<i>The Kites</i>	<i>Les Cerfs-Volants</i>	<b>2017</b>	A new directions book

\* En cours de recherche, viendra compléter cette Collection.



## La Collection ROMAIN GARY par la librairie KOEGUI

### Le manuscrit autographe

#### Le manuscrit présente deux nouvelles écrites par Romain Gary

##### *Les Mains :*

Le manuscrit présente deux états de cette nouvelle. Le premier état du texte va de la page 3 à la page 39 et le deuxième état s'étend de la page 51 à la page 103. Le deuxième état est signé et daté « New-York, Juin 1953 ».

Ces deux états correspondent à l'incipit de la nouvelle d'abord intitulée *Ainsi s'achève une journée de soleil*, publiée en 1954 dans la revue *La Table Ronde* et qui sera publiée à nouveau en 1962 sous le titre *Le Luth* dans le recueil *Gloire à nos illustres pionniers* et également dans *Les Oiseaux vont mourir au Pérou*.

Les deux manuscrits, abondamment raturés et corrigés, présentent des variantes entre eux.

Ainsi, le texte du premier état débute comme cela : « *Le corps diplomatique de I. comptait peu de membres plus distingués que le Conte de C. ministre plénipotentiaire [...] Le ministre était un homme d'une cinquantaine à peine effleurée, grand, d'une élégance rare.* »

Ce passage devient dans le deuxième état « *En 192... le corps diplomatique d'Istanbul comptait parmi ses membres peu d'hommes aussi distingués, aussi respectés et peut-être même enviés, que le Conte de N. [...] Grand, mince, de cette élégance sobre et gouvernante qui allait à la perfection avec des mains longues et délicates, aux doigts qui paraissent suggérer toujours toute une vie d'intimité avec des objets d'art, les pages d'un beau livre ou le clavier d'un piano.* »

Le texte définitif est nettement différent, mais on retrouve les mêmes éléments descriptifs : « *Grand, mince, de cette élégance qui va si bien avec des mains longues et délicates, aux doigts qui semblent toujours suggérer toute une vie d'intimité avec les objets d'art, les pages d'une édition rare ou le clavier d'un piano, l'ambassadeur comte de N... avait passé toute sa carrière dans des postes importants, mais froids, loin de cette Méditerranée qu'il poursuivait d'une passion tenace et un peu mystique, comme s'il y avait entre lui et la mer latine quelque lien intime et profond. Ses collègues du corps diplomatique d'Istanbul lui reprochaient une certaine raideur [...]* »

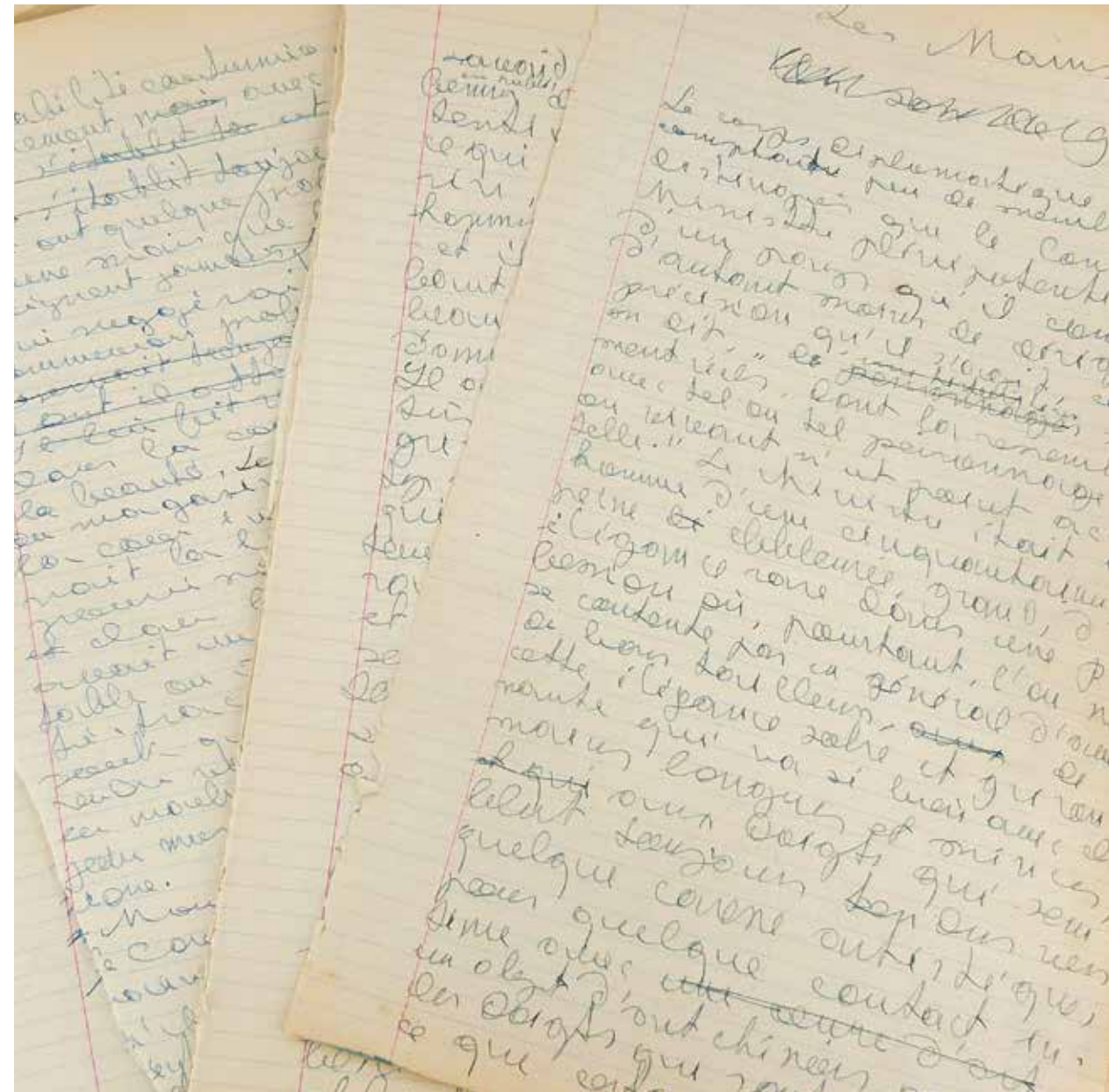
Le personnage intitulé « Mahmoud » dans le manuscrit devient « Ahmed » dans la version publiée. Ainsi, Gary écrit : « *Mahmoud était dans son petit jardin intérieur, en train de jouer au trictrac avec un voisin lorsque le comte fit son entrée dans le magasin.* » Un passage qui devient, dans le texte publié : « *Ahmed était dans la petite cour intérieure en train de jouer au trictrac avec un voisin, lorsque le comte fit son entrée dans le magasin.* »

##### *La Nature humaine :*

L'autre texte, intitulé *La Nature humaine*, occupe les pages 41 à 49 et est inséré entre le premier et le second état de la nouvelle *Les Mains*.

Un géant de cirque est ausculté par un médecin, en présence du responsable du cirque : un nain assez antipathique.

Ce manuscrit semble présenter une première version de la nouvelle qui sera également publiée dans le recueil *Les Oiseaux vont mourir au Pérou* sous le titre *Les Joies de la nature*. Le texte publié est très différent mais on retrouve des éléments similaires : un médecin se rend dans un cirque pour ausculter un géant, sous l'œil narquois d'un lilliputien.





# Livres de ROMAIN GARY proposés par la librairie KOEGUI

## La Promesse de l'Aube.

5 400 €

Paris, Gallimard, 1960. 1 volume in-8 broché, 374 pp.

Sous étui-chemise. Couverture souple. Complet du bandeau rouge d'éditeur.

ÉDITION ORIGINALE. CELUI-CI UN DES 80 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, SECOND PAPIER APRÈS 20 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE HOLLANDE.



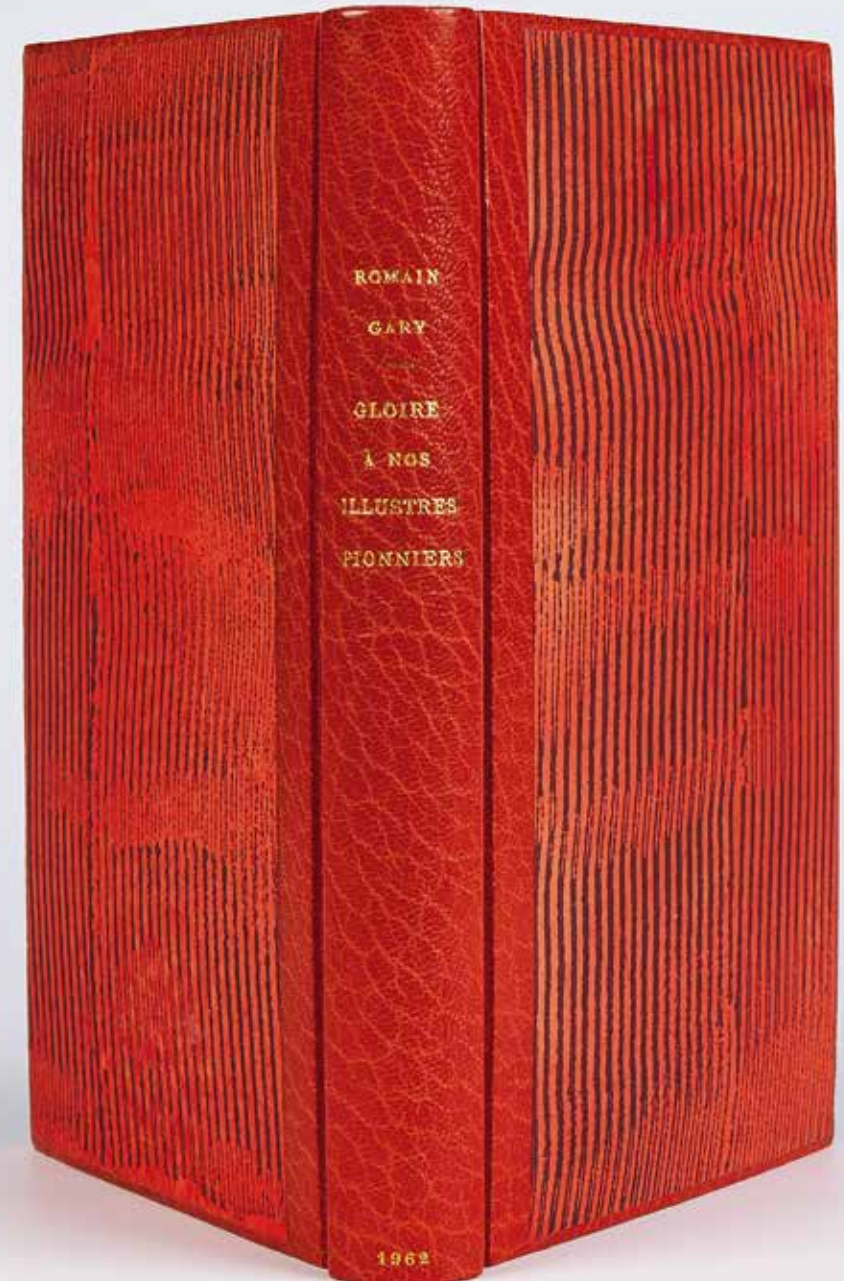
## Gloire à nos illustres pionniers.

1 800 €

Paris, Gallimard, 1962. 1 volume in-12 relié, 266 pp.

Sous étui bordé et chemise-rhodoid. Reliure bradel demi-maroquin orange. Dos lisse avec date en queue. Tête dorée. Couverture conservée. Reliure signée MOUILLAC.

ÉDITION ORIGINALE. CELUI-CI UN DES 65 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, SECOND PAPIER APRÈS 20 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE HOLLANDE.



**Frère Océan I.II.III.**

2 200 €

**Pour Sganarelle. La Danse de Gengis Cohn. La tête coupable.**

Paris, Gallimard, 1965-1968. 3 tomes in-8 brochés,  
Tome 1 : 476 pp. Tome 2 : 276 pp. Tome 3 : 297 pp.

Sous étui cartonné et sous chemise avec dos en cuir blanc. Couvertures souples imprimées. En partie non coupé.

ÉDITION ORIGINALE. CELUI-CI UN DES 85 OU 80 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, SECOND PAPIER APRÈS 27 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE HOLLANDE.

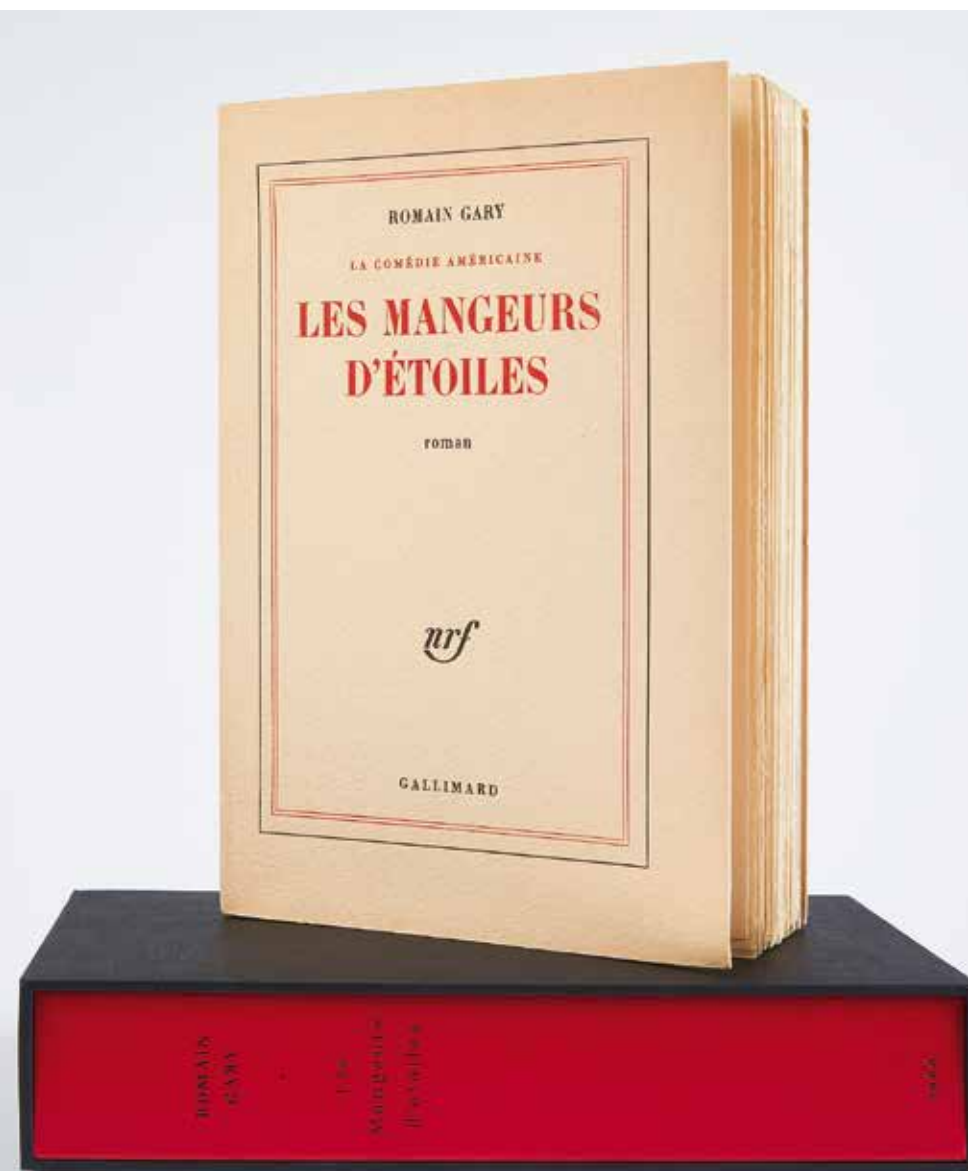
**Les Mangeurs d'étoiles. La comédie américaine.**

3 000 €

Paris, Gallimard, 1966. 1 volume in-8 broché, 328 pp.

Sous étui-chemise signés elbel libro. Couverture souple imprimée à rabats. En partie non coupé.

ÉDITION ORIGINALE. CELUI-CI UN DES 22 EXEMPLAIRES DE TÊTE NUMÉROTÉS SUR VÉLIN DE HOLLANDE VAN Gelder.



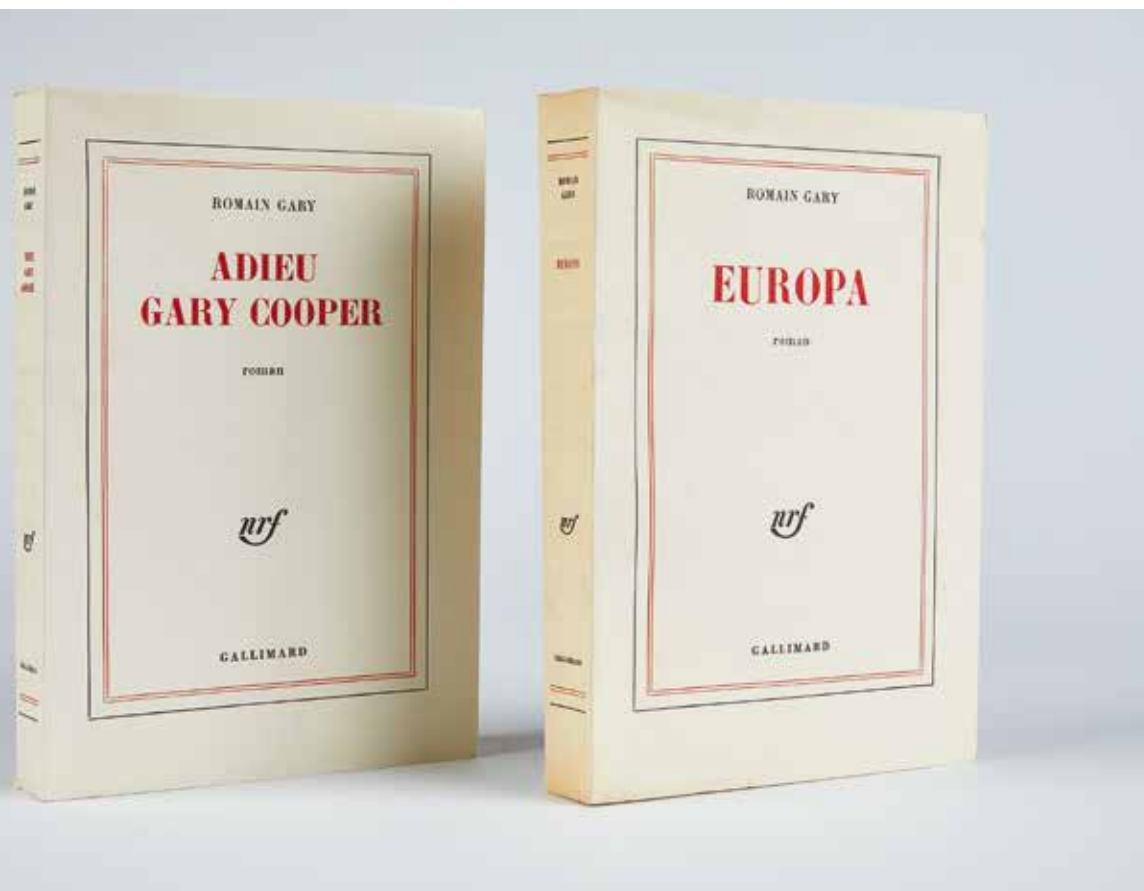
**Adieu Gary Cooper.**

1 000 €

Paris, Gallimard, 1969. 1 volume in-8 broché, 278 pp.

Couverture souple imprimée à rabats. En partie non coupé.

ÉDITION ORIGINALE. CELUI-CI UN DES 45 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, SECOND PAPIER APRÈS 25 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE HOLLANDE VAN GELDER.

**Europa.**

950 €

Paris, Gallimard, 1972. 1 volume in-8 broché, 372 pp.

Couverture souple imprimée à rabats.

ÉDITION ORIGINALE. CELUI-CI UN DES 45 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, SECOND PAPIER APRÈS 25 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN BLANC DE HOLLANDE VAN GELDER.

**Les Enchanteurs.**

4 500 €

Paris, Gallimard, 1973. 1 volume in-8 relié, 394 pp.

Sous étui bordé et chemise-rhodoid. Reliure maroquin rouge à encadrement. Dos lisse. Plats décorés de losanges gris-bleu, jaune et orange de papier Japon. Tranches dorées sur témoins. Couverture conservée. Reliure signée J. LIEKENS.

ÉDITION ORIGINALE. CELUI-CI UN DES 35 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, SECOND PAPIER APRÈS 20 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE VAN GELDER.

**Les Enchanteurs.**

4 000 €

Paris, Gallimard, 1973. 1 volume in-8 broché, 394 pp.

Sous étui-chemise signés elbel libro. Couverture souple à rabats. Non coupé.

ÉDITION ORIGINALE. CELUI-CI UN DES 20 EXEMPLAIRES DE TÊTE NUMÉROTÉS SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE VAN GELDER.



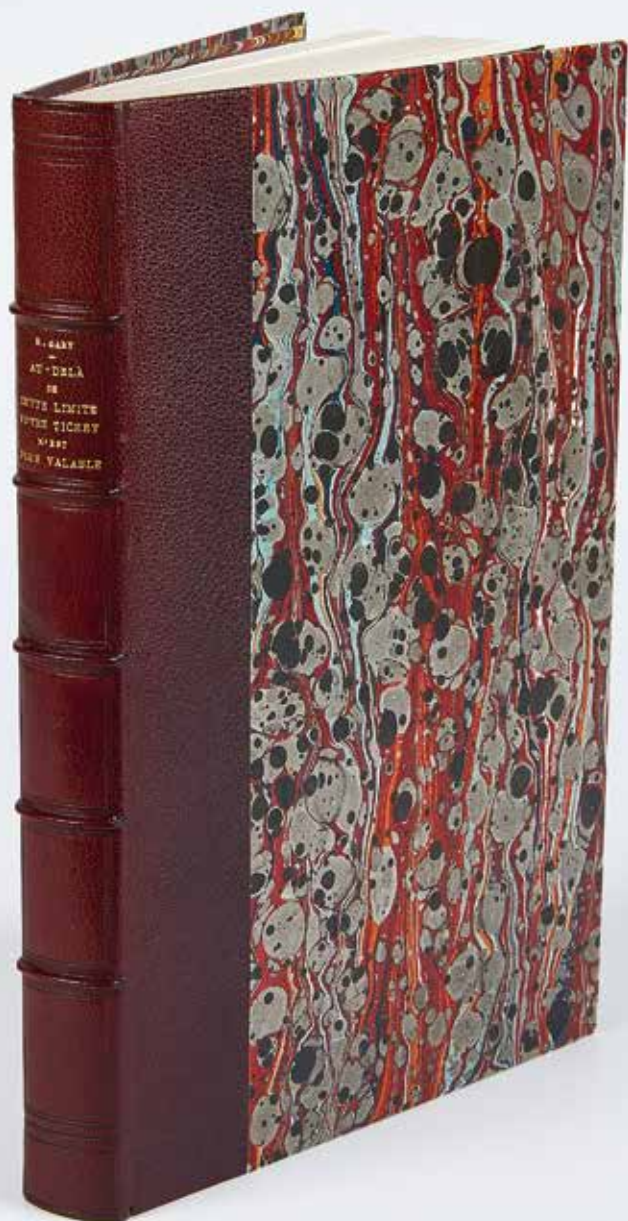
**Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable.**

2000 €

Paris, Gallimard, 1975. 1 volume in-8 relié, 259 pp.

Reliure demi-marquain prune. Dos à nerfs (petit accro sur le dos). Couverture conservée. Reliure signée Ateliers LAURENCHET.

ÉDITION ORIGINALE. CELUI-CI UN DES 25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, SECOND PAPIER APRÈS 15 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE VAN GELDER.

**Charge d'âme.**

450 €

Paris, Gallimard, 1977. 1 volume in-8 broché, 310 pp.

Couverture souple imprimée. En partie non coupé.

ÉDITION ORIGINALE. CELUI-CI UN DES 25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN D'ARCHES ARJOMARI-PRIOUX, SECOND PAPIER APRÈS 20 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE VAN GELDER.

**Les clowns lyriques.**

1200 €

Paris, Gallimard, 1979. 1 volume in-8 broché, 252 pp.

Couverture souple imprimée à rabats. Non coupé.

ÉDITION ORIGINALE. CELUI-CI UN DES 25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN D'ARCHES ARJOMARI-PRIOUX, SECOND PAPIER APRÈS 20 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE VAN GELDER.

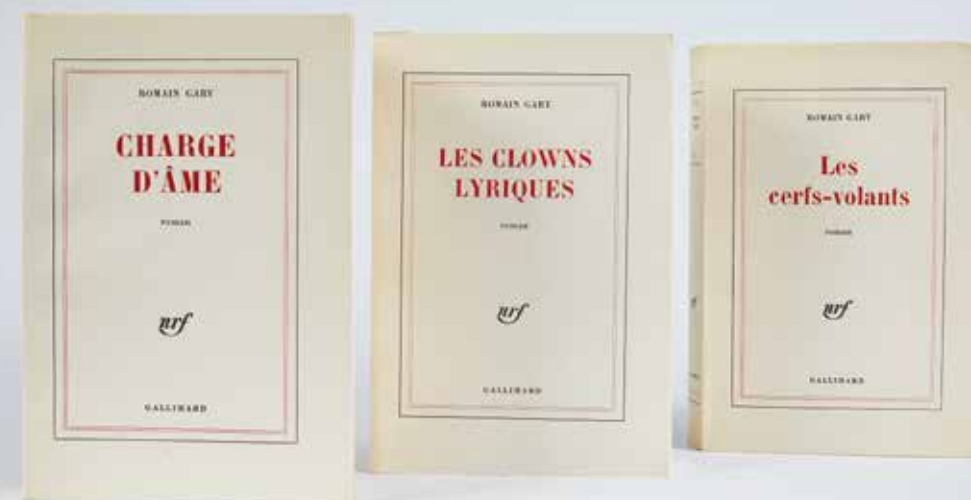
**Les cerfs-volants.**

1600 €

Paris, Gallimard, 1980. 1 volume in-8 broché, 369 pp.

Couverture souple imprimée à rabats.

ÉDITION ORIGINALE. CELUI-CI UN DES 25 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, SECOND PAPIER APRÈS 15 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE VAN GELDER.



## Bibliographie

---

Myriam Anissimov, *Romain Gary, le Caméléon*,  
Éd. Folio, Gallimard, Paris 2013

Dominique Bona, *Romain Gary*,  
Éd. Folio, Gallimard, Paris 2020

Valery Coquant, *Romain Gary, l'homme face à l'action*,  
Éd. France Empire, Chaintreaux 77460 2012

Maxime Decout, *Album Romain Gary*,  
Éd. Gallimard, nrf, Paris 2019

Jean-François Hangouët, *Romain Gary, A la traversée des frontières*,  
Éd. Découvertes Gallimard, Paris 2007

Pol Serge Kakon, *Romain Gary, Jean Seberg, un amour à bout de souffle*,  
Éd. Hugo & Cie, Paris 2011

Laurent Seksik, *Romain Gary s'en va en guerre*,  
Éd. Flammarion, Paris 2017

Spire Kernin, *Monsieur Romain Gary, Consul général de France*,  
Éd. Gallimard, Paris 2021

## Remerciements

---

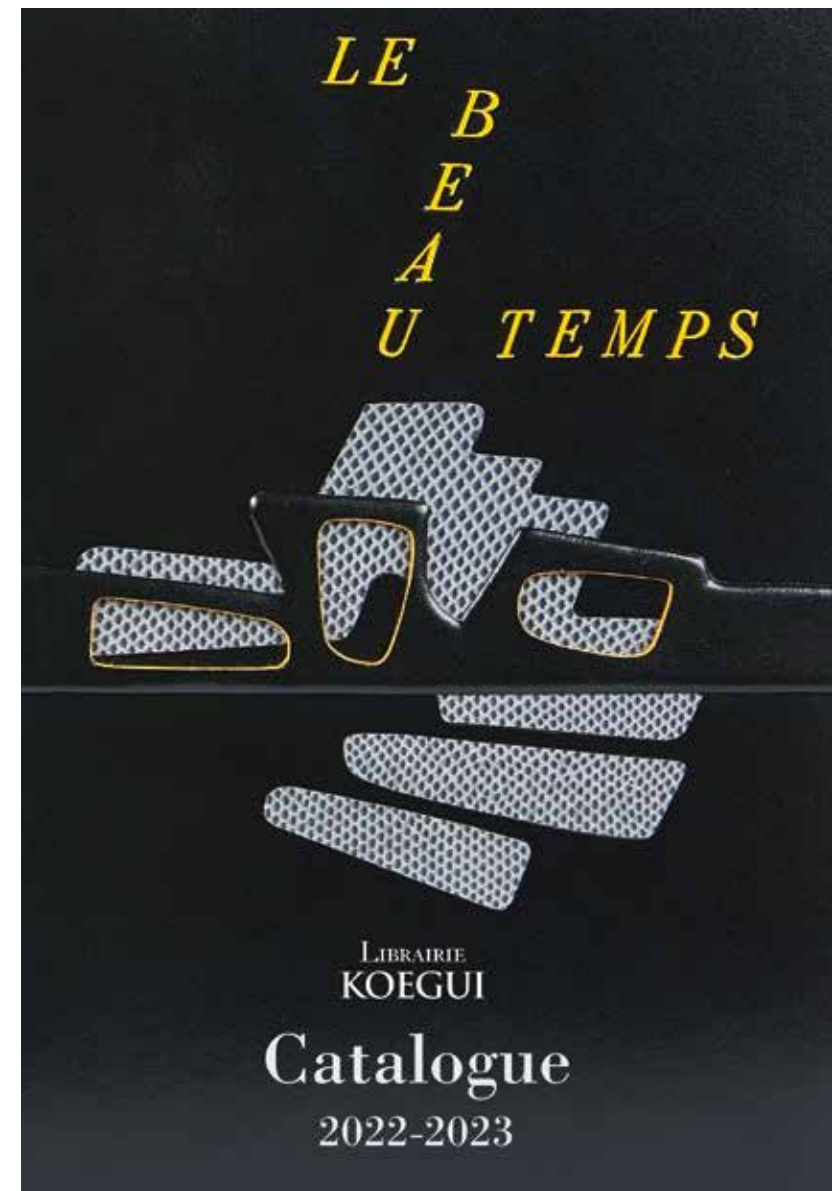
Toute notre reconnaissance à Myriam Anissimov, Dominique Bona, Valery Coquant, Maxime Decout, Jean-François Hangouët, Pol Serge Kakon, Laurent Seksik, Spire Kernin, dont les biographies de Romain Gary ont servi de support à la rédaction de ce texte. Elles nous ont permis de cheminer dans la vie et l'œuvre de cet écrivain aux identités multiples.

Nos remerciements vont à nos collègues libraires qui nous ont assistés pour rassembler tous les livres de Romain Gary édités en France.

Des remerciements très chaleureux à Jean-Luc Savignac, de la librairie Dalleau à New York, qui totalement associé au projet, a surveillé le marché américain pour collecter 18 romans de Romain Gary, publiés aux États-Unis.

Merci à Claire Hourdillé qui a mis en forme ce texte au fur et à mesure de son évolution.

Enfin, nous tenons à remercier tout particulièrement Tunde Somody, Csilla Petersen et Ildiko Somody Neplaz, relectrices et correctrices de ce texte, qui à la fin leur doit beaucoup.



La librairie KOEGUI achète des livres à l'unité  
ou des bibliothèques entières, aux meilleures conditions,  
avec règlement au comptant.  
Nous nous déplaçons sur toute la France.

[www.librairie-koegui.fr](http://www.librairie-koegui.fr)



The Company of men • Éducation Européenne  
Les Couleurs du jour • La Promesse de l'aube  
Lady L. • Talent Scout • La Danse de Gengis Cohn  
Les Enchanteurs • A European Education • Pseudo  
Les Cerfs-Volants • Tulipe • The roots of heaven  
Les Racines du ciel • Johnnie Cœur • Lady L.  
The Kites • Les Clowns Lyriques • La Tête coupable  
Promise at dawn • Les Trésors de la mer rouge  
Gros-Câlin • La Nuit sera calme • The guilty head  
Les Têtes de Stéphanie • White Dog • Charge d'âme  
The Gasp • Clair de femme • La Bonne moitié  
Les Mangeurs d'étoiles • Momo • Le Grand vestiaire  
L'Homme à la colombe • Hissing Tales  
Chien Blanc • Your ticket... • Adieu Gary Cooper  
The Ski Bum • Pour Sganarelle • La Vie devant soi  
Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable  
L'Angoisse du roi Salomon • Hocus Bogus  
Gloire à nos illustres pionniers • The Enchanters  
King Solomon • Europa • Vie et Mort d'Émile Ajar